



BRABANT

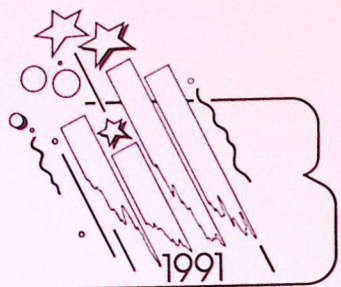
tourisme

REWISBIQUE
Archives

1188

TRIMESTRIEL N° 3
SEPTEMBRE 1991

Bureau de dépôt
Bruxelles X



BELGIQUE EN FÊTE

Le Folklore Brabançon
histoire et vie populaire

Le Folklore Brabançon
histoire et vie populaire

Le Folklore Brabançon
histoire et vie populaire

Décembre 1988
N° 260

La province de Brabant publie trimestriellement la revue "**Le Folklore brabançon : Histoire et vie populaire**". Cette revue d'environ 100 pages est le témoin privilégié de l'histoire et du folklore brabançon.
Prix de l'abonnement : 350 F par an à verser au compte 091-0115273-66 du Service de Recherches historiques et folkloriques de la Province de Brabant, rue Marché-aux-Herbes, 61 à 1000 Bruxelles.

Aurore sur la vallée de la Marache (photo A. Kouprianoff).

BRABANT

tourisme

SEPTEMBRE 1991

Prix de ce numéro : 150 F.

Cotisation 1991 (4 numéros) : 450 F.

Revue trimestrielle de la Fédération Touristique de la Province de Brabant, pour la Communauté française

Président :
Didier Rober, député permanent

Vice-Présidents :
Francis De Hondt et Willy Vanhelwegen, députés permanents

Directeur - Rédacteur en Chef :
Gilbert Menne

Secrétaire de rédaction - coordination :
Catherine Ansiau

Administration et Publicité :
Alex Kouprianoff

Présentation :
Marc Schouppe

Composition :
Claude Dumont

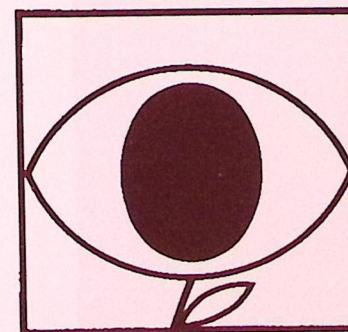
Imprimerie :
Dewarichet s.p.r.l.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Il existe une édition néerlandaise de la revue «Brabant» qui paraît six fois par an et qui contient des articles originaux.

Affiliée à la Fédération de la Presse Périodique de Belgique (FPPB).

Editorial, par Didier Rober	2
A Braine-le-Château entre Notre-Dame au Bois et le Bon Dieu des Monts, par Yvonne du Jacquier	3
Georges Brasseur, par Judith Masse	7
Juste une croix sans valeur..., par Philippe Chavanne	15
Eugène Bochart (1819 - 1877). A propos de la rénovation de Bruxelles au XIXe siècle, par Marcel Vanhamme	17
Le musée de Louvain-la-Neuve : 10 ans après, par Bernard Van den Driessche	23
Léopold Ier et le Cheval, par H. P. Henri-Jaspar	30
Le Festival musical du Brabant wallon, par Bernard Mueller	33
Visite guidée à l'Institut Royal Météorologique, par Alain Monderer	35
Beauvechain, un nom popularisé par la météorologie, par Maurice Dessart	38
Sablon, douceur de vivre..., par Isabelle de Buochs	43
150 ans au service des routes, chemins et cours d'eau du Brabant, Jean Dufour	45
Une étonnante histoire de couverts : ustensiles et objets précieux, par Dominique Detrêves	51
Laethem-Saint-Martin, joyau de la Lys, par Gilbert Menne	55
Il y a 25 ans nous quittait le peintre symboliste Emile Fabry, par René Dalemans	57
Avis-Echos, par B. Lepêcheur, C. Ansiau, D. Mertens et G. Menne	61



FEDERATION TOURISTIQUE
DE LA PROVINCE DE BRABANT

Communauté française a.s.b.l.

Rue du Marché aux Herbes 61
1000 Bruxelles

Tél. : 02/504.04.00
Télex B Bru B 63245
CCP - 000-0385776-07

Editeur responsable : Gilbert Menne

Bureaux ouverts de 9 à 16 heures.
Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.



Le Syndicat d'Initiative Régional du Champ de Bataille de Waterloo est né

Le développement touristique croissant du Champ de Bataille de Waterloo rendait indispensable la création d'un organisme touristique régional ayant pour but la promotion de l'industrie touristique des communes constituant le site historique le plus célèbre d'Europe.

Lors de la création des Syndicats d'Initiative Régionaux en 1977, la constitution de celui du Champ de Bataille avait déjà été envisagée, mais remise à une date ultérieure, quand les circonstances l'exigeraient.

Ce temps est venu, car le site a connu en quelques années de profonds et bénéfiques bouleversements, dont le moindre n'est pas la création de l'asbl «Bataille de Waterloo 1815» réunissant, en une dynamique collaboration, les quatre communes et la Province de Brabant, et dont les premières préoccupations furent l'organisation des reconstitutions historiques de la Bataille, la gestion de la Butte du Lion et l'implantation du Centre du Visiteur.

D'autre part, la récente création du «ticket-combiné» donne au Champ de Bataille un outil de promotion complet qu'il convient de gérer.

Réunis ce 18 juin - ce n'est pas un hasard - à l'initiative de notre Fédération, les Syndicats d'Initiative de Genappe et de Waterloo et les nouveaux Offices de Tourisme communaux de Braine-l'Alleud et de Lasne ont fondé le Syndicat d'Initiative Régional du Champ de Bataille de Waterloo.

Ayant son siège dans le bureau d'accueil du S.I. de Waterloo, la nouvelle association a notamment pour tâche de coordonner les activités de ses membres, promouvoir le site, accueillir et informer les touristes.

Il travaillera en étroite collaboration avec les Administrations communales, notre Fédération et les divers musées, attractions, associations et organismes du Champ de Bataille.

Nous nous réjouissons particulièrement de cette constitution et souhaitons à toute l'équipe, présidée par Monsieur Francis Persoons, de très longues et fructueuses activités.

Didier ROBER
Député permanent,
Président de la Fédération Touristique du Brabant,
Communauté française

A Braine-le-Château, entre Notre-Dame-au-Bois et le Bon Dieu des Monts

par Yvonne du JACQUIER,
Archiviste honoraire de Saint-Josse-ten-Noode



En notre enfance nous y avons passé des vacances privilégiées. Il faisait bon aux rives du Hain qui jabotait discrètement.

Le village avait gardé tout son attrait bucolique; son château et son pilori gardaient les relents d'un passé qui fut parfois cruel; ses vieilles chapelles lui conféraient un certain charme mystique. A vrai dire, le site n'est pas encore trop entaché de modernisme malgré l'élargissement et le redressement de la route qui relie Mont-Saint-Jean à Clabecq, la grand-place conserve son unité. Le vieux pilori en marque le centre, entre l'église, le château, la maison du bailli et une vaste ferme détruite en 1940 mais bien reconstruite. Avant, un pâté de vieilles maisons fermait le quadrilatère. Aucune valeur architecturale ne s'y imposait; le bulldozer y a passé.

La place, de ce fait, est devenue plus vaste, mais il nous semble qu'elle y a perdu, non seulement en intimité, mais aussi en équilibre; en effet, le pilori et son environnement de grands arbres ne marquent plus le centre de ce petit forum.

Un vestige du passé, le pilori sur la Grand-Place où l'on pouvait se déchaîner sur les enchaînés (photo : M. Schouppe).

La "ferme rose" en bordure du Hain
(photo : M. Schouppe).

Une venelle assez raboteuse reliait la place à la chapelle au Bois. Elle grimpait entre des champs et des prairies où se sont implantées depuis de nombreuses villas. Ce chemin débouchait dans un bois calme où septembre faisait reflourir la bruyère, c'était un lieu paisible, propice à la méditation au seuil de cette chapelle rustique faite de moellons.

On y vénère encore la Vierge, mais la statuette originelle, datant du début du XVIIe siècle, et emportée par des voleurs a été remplacée par une nouvelle statuette due au ciseau de Monsieur Colruyt fils, de Halle (1974-1975). La petite Vierge du XVIIe avait sa légende : un marchand rentrant de voyage avait vu des enfants jouant avec cette petite Vierge; il l'avait acquise, ramenée à Braine et accrochée dans une niche. Mais bientôt des prodiges ayant attiré l'attention, une chapelle fut construite.

Sauf l'entourage immédiat, le joli bois a été loti en grande partie et la route est bordée de villas. Cette artère qui relie Braine-le-Château à Ittre s'appelle la rue



Auguste Latour. C'est grâce au Docteur Auguste Latour que cette route sablonneuse fut empierrée. C'est près de la chapelle au Bois que ce praticien venait se reposer; il y plantait son chevalet et y peignit quelques toiles qui témoignent d'un talent certain.

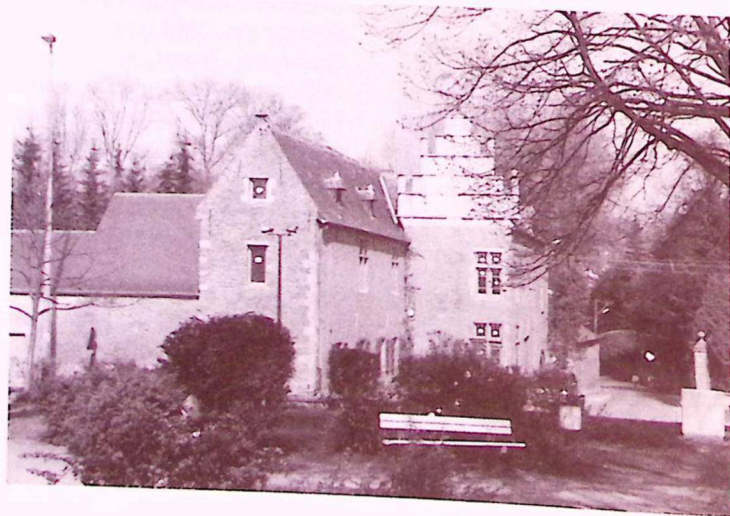
Le Docteur Latour, venant de son Fraire natal, s'était (Dieu sait par quel hasard) installé en ce coin ravissant; il s'y était intégré et fut bourgmestre pendant de nombreuses années. Peut-être quelques vieux Brainois se souviennent-ils encore de sa silhouette grêle, de ses jolis yeux bleus, de

son sourire. Un peu en avance sur son époque, il vaticinait devant le jeune auditoire fasciné que nous formions. Sa clientèle était modeste (beaucoup d'ouvriers notamment des Forges de Clabecq); il voyait les lacunes, les misères et nous annonçait «les temps» où des soigneuses iraient à domicile, où des servantes municipales iraient aider les pauvres mères de famille nombreuse écrasées par leur travail ménager. Nous l'écoutions, bouche bée, un peu sceptiques et nos bons bourgeois de parents souriaient à ce doux rêveur. Et depuis, pourtant !

La vie certes fut très pénible en cette fin du XIXe siècle, pour les pauvres gens. Elle ne le fut pas seulement pour eux.

Qui aujourd'hui pourrait encore imaginer l'existence du médecin de campagne? Le Docteur Latour fut de ces praticiens qui sillonnaient leur village (souvent plusieurs villages); on le vit à bicyclette d'abord, par tous les temps, puis au pas lent de sa vieille jument «Marguerite» et plus tard encore de sa «Brasier» décapotable. De chauffage, il n'en était pas ques-

"La maison du Bailli" sur la Grand-Place également avec vue sur le pilori !
(photo : M. Schouppe).



Les hauts de Braine-le-Château à proximité de la chapelle Saint-Roch
(photo : M. Schouppe).

tion, les mains mal protégées par des mouffes fourrées, les pieds enfouis dans une chancelière, ces médecins au dévouement inlassable allaient de ferme en chaumière, sans jamais se plaindre. Il n'y a pas cent ans de cela et cela paraît appartenir à un autre monde.

Nous nous rappelons, certes, avec plaisir la chapelle de Notre-Dame au Bois, son environnement sylvestre et son tapis de bruyères,



mais nous avons aussi accroché bien des souvenirs à l'autre versant du village. En longeant le parc du château, nous regardions avec un peu d'effroi l'if séculaire qui selon la tradition fut planté le jour où fut décapité le comte de Hornes. Plus loin, nous regardions le moulin à aubes qui soulevait l'eau en écume, ce moulin banal sauvé grâce à la province de Brabant.

Et puis, c'était l'ascension du raidillon, jusqu'à la chapelle Sainte-Croix et au Bon Dieu des Monts. Jadis ce chemin était jalonné par d'antiques stations du chemin de croix. Les années et les vandales en ont eu raison; il n'en reste que trois soigneusement mises à l'abri dans l'église.

La chapelle naguère abritait un morceau de la Sainte-Croix. Cette relique a disparu mais si nous allions parfois appliquer l'oeil à la serrure pour tenter d'apercevoir l'intérieur, notre intérêt était réservé surtout au Bon Dieu des Monts, grande croix de pierre datant de 1673. Elle fut mutilée, le Christ perdit les bras. On l'a remplacée récemment.

Nous jetions un regard à ce grand crucifix qui nous émouvait, mais

Coup d'oeil sur le Hain depuis le moulin banal aujourd'hui musée de la Meunerie
(photo : M. Schouppe).

surtout nous étions intrigués par l'excavation qui s'ouvrait sous le socle.

Et puis qu'étaient ces Monts ? Tumuli ? Mottes féodales ? Des recherches récentes ont conclu qu'il s'agissait de mottes féodales. Messieurs *Daneau* et *Van Belle* oeuvrent avec amour et persévérance au sein du Cercle historique et folklorique de Braine-le-Château. Ce groupement très dynamique est arrivé à faire classer les Monts en 1990. Le site est donc protégé. Il est plein de charme et de poésie; nous espérons que les générations futures sauront le protéger.



Qu'il nous soit permis, pour terminer, de conter une légende que jadis répétaient les feuillages des monts, les jours où la brise les caressait. Il paraît qu'autrefois, en un temps très très lointain, des lutins vivaient dans les monts. Ils étaient bienveillants et les gens des alentours le savaient aussi recourait-on à eux. Les ménagères notamment savaient qu'il leur suffisait de déposer le soir leur panier de linge sale et, dès l'aube, elles le trouvaient lavé et soigneusement plié.

Aujourd'hui les gnomes sont définitivement rentrés sous terre. Nos ménagères doivent se rabattre sur

les modernes «Wasserettes». C'est pratique certes, mais combien moins poétique qu'un joli groupe de pouliquets rieurs et bienveillants.

Bien jolie légende que celle de ces lutins vivant au creux des monts. Ce n'est pas la seule certainement que se chuchotent les frondaisons brainoises. Nous ne les connaissons pas toutes. Il en est une encore que nous avons cueillie, moins poétique que la précédente, mais amusante tout de même. Elle concerne la rue des Esprits, située non loin du lieu-dit «Vlasmarkt» à proximité de la route de Halle. Selon la tradition, des maris en goguette revenant de Halle ou de Lembeek, s'attardaient longuement au fil du chemin dans des chapelles qui n'avaient rien de pieux. Rasade sur rasade embaient leur cerveau. Ils furent fréquemment attaqués par des êtres mystérieux qu'ils estimèrent être d'origine surnaturelle. Voire : les épouses mécontentes ont souvent plus d'un tour dans leur sac !

Sans doute est-il encore aux rives du Hain, pas mal de légendes que nous ignorons.

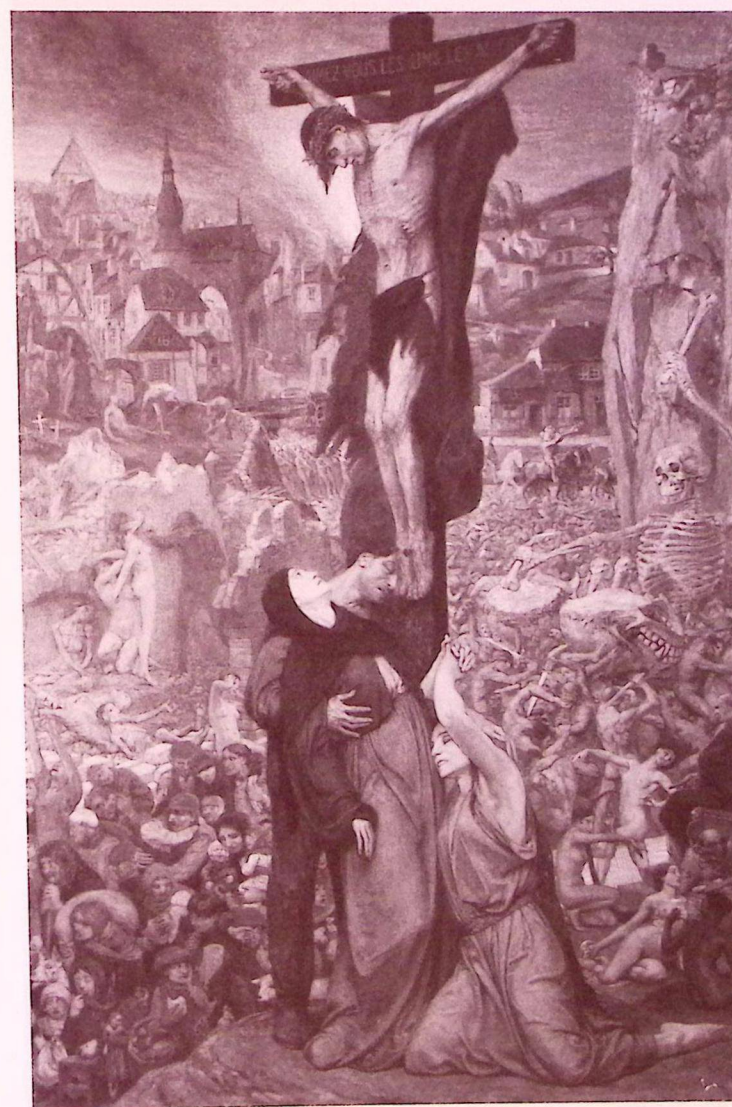
Quoiqu'il en soit Braine-le-Château est un délicieux village qui ne boude pas le temps présent, mais se penche avec un certain attendrissement sur son passé qui le préserve. Il mérite qu'on le visite mais pas trop rapidement; il faut qu'on s'y attarde pour mieux le comprendre et l'apprécier.

Ses jolis paysages plaisent dès le premier abord, mais pour pénétrer au coeur de ses secrets, il faut musarder au long de ses sentiers verdoyants.

Le sentier des Monts, en direction du calvaire, est digne des plus grands "Tours des Flandres" (photo : M. Schouppe).

Georges Brasseur

par Judith MASSE



L'art est à la fois création individuelle, produit de terroir et synthèse d'une époque. Parfois il est tout ce qui reste de certaines civilisations disparues, dont curieusement les détenteurs de puissance et de richesses ne semblent avoir laissé aucune trace.

Le patrimoine belge dans le domaine des arts plastiques dépasse de loin les proportions du pays. Des millions de personnes nous arrivent de tous les points cardinaux pour connaître et voir de leurs propres yeux les trésors inestimables en notre possession. Sur ce plan la petite Belgique est une puissance mondiale.

Mais l'inventaire de l'apport du 20^e siècle au patrimoine pictural belge restera inachevé, tant que l'oeuvre d'un peintre du calibre d'un Georges Brasseur n'y aura pas trouvé la place qui lui revient.

**

Georges Brasseur, né en 1880 à Charleroi a fait une entrée modeste en ce bas monde. Fils d'un ouvrier typographe, il se retrouve quelques années plus tard l'aîné de dix enfants, et contraint de travailler dès le plus jeune âge pour aider son père à nourrir sa famille.

"Aimez-vous les uns les autres"
(photo : L. V. Grégorius).

"Le béguin" (photo fournie par l'auteur).

Quand Georges avait cinq ans, la famille Brasseur vint s'établir à Bruxelles où, grâce à ses dispositions précoces, il put suivre à l'âge de 12 ans des cours du soir de dessin donnés par le professeur de Keyser de l'Académie de Molenbeek. Après avoir suivi ce cours pendant deux périodes hivernales, il fut supprimé faute de subsides.

Engagé à 14 ans comme apprenti-peintre, le père reprochait à l'enfant de ne rien gagner. Il s'essaya donc à une série de petits métiers jusqu'à ce que, à l'âge de 16 ans, il parvint à entrer comme demi-ouvrier dans une atelier bruxellois de décoration, où il resta 9 années. Vers la fin de cette période, les commandes se raréfiant, il s'arrangea avec le patron pour se livrer à des travaux personnels.

Durant cette période il suivit pendant quelque temps un cours du soir de peinture décorative à l'école Saint-Luc, rue des Palais. C'était une première approche en direction de son destin, mais hormis les quelques éléments acquis dans ce cours, Georges Brasseur était un



autodidacte. Tout en exerçant un métier certes apparenté à la peinture mais dont les objectifs étaient distincts, il était tellement absorbé par la recherche solitaire de sa propre voie picturale qu'il ne songeait même pas à participer au débat de tendances qui se plaçait alors un peu partout en Europe. C'est ainsi qu'il échappa tout naturellement au danger d'être endoctriné et enrégimenté par quelque chef de file ou maître d'école.

Pendant l'hiver 1907-1908, il fréquenta durant quelques semaines l'académie Saint-Josse, qui

était libre d'accès. Ce n'est qu'au début de 1910 qu'un ralentissement des travaux lui permit de combiner sa besogne avec une assistance assidue au cours de jour de l'Académie des Beaux-Arts. Il fréquenta ainsi deux mois durant la classe du peintre Herman Richir. Mais c'était surtout pour satisfaire une vague curiosité car il n'avait plus grand-chose à y apprendre et sa personnalité de peintre était formée.

**

Le critique d'art Henrique Chaumer écrivit en novembre 1931 dans la revue «Billiken» de Caracas : «Brasseur est un amoureux de son art. Pour lui, son atelier est le paradis, ses meilleurs amis sont ses pinceaux, la palette est sa fiancée idolâtrée, et les couleurs sont ses délices». Sa passion pour la peinture a sans doute été exacerbée pour avoir été longtemps contrariée durant son adolescence et sa jeunesse.

Dans le cadre de l'entreprise qui l'employait, Georges Brasseur

"La Vierge des Marolles"
(photo fournie par l'auteur).



"Les fleuristes de la Grand-Place"
(photo fournie par l'auteur).

commença à participer à la décoration d'églises. Ainsi en 1902, il fit la décoration complète de l'Eglise des Pères du Saint-Sacrement à Bruxelles.

De la décoration proprement dite de sanctuaires, il passa insensiblement à la peinture religieuse (peinture de «figures»). En 1911, il exécuta des scènes de la vie de saint François pour l'Eglise des Frères mineurs conventuels à Hal. Dans le village de Bruly, situé



entre Charleroi et la frontière française, entièrement détruit pendant la guerre 14-18 et reconstruit ensuite dans le même style, l'église abrite un remarquable Chemin de Croix de la main de Georges Brasseur, que des groupes de touristes viennent visiter régulièrement par autocars entiers.

Dans la succession d'un notaire de ce même village se trouve un tableau religieux intitulé «La Vierge des Marolles», d'une conception très personnelle, puisqu'il représente la Vierge dans le milieu populaire d'une impasse des Marolles. Elle est flanquée d'un accordéoniste, l'accordéon étant l'orgue du pauvre. Ce tableau est remarquable par le réalisme de l'attitude et de l'expression des personnages dont chacun en soi constitue un portrait, et par sa composition d'ensemble, qui plus qu'un heureux rapport de masses et de volumes, nous fait saisir d'emblée les liens existant entre les personnages et entre les diverses parties de l'oeuvre. Ce sont les structures spirituelles qui donnent son unité à ce tableau. Pour Georges Brasseur, la religion n'est

"La diseuse de bonne aventure"
(photo fournie par l'auteur).

pas prétexte à des allégories pittoresques, mais quelque chose de profondément intégré dans la vie quotidienne.

L'apogée de sa peinture religieuse est sans doute son tableau «Aimez-vous les uns les autres», où l'on voit autour du Christ agonisant, s'entretuer avec frénésie les hommes, pour l'amour desquels il meurt sur la croix. C'est la guerre et tous les fléaux qu'elle entraîne et ce sur fond d'une petite ville mosane si paisible de nature. C'est

une oeuvre d'une extrême profondeur, qui nous plonge et nous abîme dans la contemplation. Cette toile évoque par certains points la peinture flamande ancienne, ne serait-ce que par la sincérité du sentiment religieux. N'avons-nous pas tous nos tenants et nos aboutissants ? Si la fuite éperdue de la population en bas à droite du Sauveur aurait pu être conçue par Pierre Bruegel, le squelette triomphant représentant la Mort qui rit de toutes ses dents intactes - l'avance disciplinée des

soldats au fond - le Christ lui-même, Marie et Joseph exprimant une douleur d'autant plus poignante qu'elle est contenue, et qui rappelle certains portraits de Brasseur - sainte Anne aux pieds nus agenouillée devant la Croix, ainsi que certains nus de cette composition, évoquant une danse d'Isidora Duncan qui mimerait d'une part la détresse et de l'autre la luxure - ce sont autant d'éléments correspondant à la sensibilité de Georges Brasseur ou à l'air du temps dont il est le témoin. En fait, le style de Brasseur est aussi varié que les sujets qu'il aborde. Il est chaque fois déterminé par ce qu'il a à nous dire.

La guerre, Georges Brasseur la connaît pour l'avoir vécue. Il fut condamné par l'occupant allemand à 15 ans de travaux forcés pour espionnage. Il était prisonnier au bagne de Vilvorde depuis deux ans, lorsqu'il fut libéré en 1918 à la fin de la grande guerre et, pour les mêmes faits, reçut le 24 juin 1919 des mains du roi Albert la Croix de Chevalier de l'Ordre de la Couronne. Suivant les forces en présence, et le César en exercice, penche la balance de la justice... Ses souvenirs de captivité ont inspiré son tableau intitulé «Les parias», dont une étude commencée à Vilvorde lui fut achetée en 1921 par Jules Destrée, alors Ministre des Sciences et des Arts. La grande toile pour laquelle cette étude avait été faite fut acquise par la ville de Charleroi en 1922.

Ce n'est vraiment qu'en 1921 que la presse signale Brasseur aux amateurs d'art. Une exposition de plus de 80 de ses oeuvres à la Salle Breckpot de la Galerie Royale

"La femme au miroir"
(photo fournie par l'auteur).



"Les rivageuses"
(photo fournie par l'auteur).

de Bruxelles obtient le plus vif succès. Au début de la même année, il expose avec d'autres artistes au Salon Triennal de Liège, où son délicat pastel «Jeune fille en deuil» obtint le plus de votes de préférence des visiteurs. Ce portrait représente la fille de l'artiste âgée de 15 ans quelques mois après la mort de sa mère. Ici la force d'expression provient de la sobriété des moyens et du regard de la jeune fille qui semble dirigé vers l'intérieur. Les grandes douleurs ne sont pas nécessairement celles qui s'extériorisent le plus.

Quelques années plus tôt, il avait déjà représenté cette même jeune fille, alors fillette, en compagnie de sa soeur et d'une poupée dans une pose pleine de délicatesse et de fraîcheur.

Mais son tout premier portrait a été celui terminé en 1909 de «La Dentellière» dont il avait rencontré le modèle dans un des quartiers monastiques de Malines. Physiologie à la Rembrandt d'une vieille femme, sur le visage



de laquelle une vie de labeur et d'ascétisme avait inscrit, comme sur du parchemin, la force et la finesse qu'exige un travail délicat et de longue haleine. Et puis il y a le merveilleux tableau montrant un vieux mineur au torse nu. On sent que Georges Brasseur en le peignant a trempé son pinceau dans un respect plein de tendresse.

Avec la dentellière et le portrait du vieux mineur, nous abordons une autre des multiples facettes de ce peintre. Il a dû connaître l'oeuvre du sculpteur Constantin Meunier, mort à Bruxelles en 1905, qui

glorifiait par son art l'ouvrier, le mineur, les titans du travail, comme autrefois on glorifiait les héros du champ de bataille. Il était par ailleurs contemporain de Pierre Paulus, également né à Charleroi, peintre du Pays Noir, des mineurs, des métallurgistes, de la beauté sinistre ou pathétique des paysages industriels. Dans ses «Rivageuses» (femmes travaillant au-dessus des mines) Georges Brasseur rend palpable la dureté, mais aussi la beauté de l'effort, tandis que la toile «Filles de Charleroi», montre trois gaillardes rieuses en culotte de travail sur fond de ciel et de paysage minier. La santé, la gaieté, la vitalité de ces filles s'impose à nous. Malgré les rudes vêtements de travail, c'est la joie de vivre de la jeunesse que le peintre Brasseur exalte.

Grâce au réalisme expressif de ses «figures» et visages, Georges Brasseur acquit la réputation d'un excellent portraitiste. On prétend même qu'il était principalement portraitiste, ce qui est difficile à établir vu la diversité de ses travaux également heureux. Quoiqu'il en soit, dans son exposition

"Le retour des troupes victorieuses" 1919
(photo fournie par l'auteur).



"La jeune fille en deuil" (photo fournie par l'auteur).

de mars 1921 à la Galerie Royale il expose 24 portraits sur 80 oeuvres au total. Citons celui du curé grassouillet de Sainte-Gertrude, celui de Gri-Gri, une fillette aux yeux étrangement doux serrant son chat contre sa poitrine.

A son exposition en octobre 1923 à la Salle Mommen, rue de la Charité, figurent trois portraits : celui de la comtesse de P., du Poète G. de Raemaekers, d'une grande intensité de vie, et de Monsieur de P. Dès lors l'aristocratie du pays, séduite par son art, vient se faire immortaliser par ce peintre de talent, qui était d'ailleurs déjà bien introduit auprès du duc d'Arenberg pour avoir exécuté pour lui divers travaux de chevalet et de décoration, notamment des cartons de tapisseries représentant les hauts faits des ancêtres de cette famille.

Du point de vue social, Brasseur est à l'apogée de sa réussite lorsqu'il peint trois enfants de la famille royale, dont le jeune prince et futur roi des Belges Baudouin, portraits qui en dépit de leur caractère « officiel », ont cependant beaucoup de fraîcheur et de caractère.

Les expositions se succèdent : en 1923 à la Salle d'Art du Journal « La Meuse », où figurent notamment des paysages, surtout urbains, de Bruxelles; « Les fleuristes de la Grand-Place » toile qui témoigne de la tentation qu'exerce sur Brasseur la peinture luministe flamande. Le vieux décor de cette place d'apparat est de plus dynamisé par la démarche juvénile de deux passantes, « Le palais de Justice », des ruelles et impasses des Marolles, « L'Impasse de l'Ange » à Liège, encore des por-



traits, et des tableaux de genre où il excelle par ses qualités de « metteur en scène » et son expertise en beauté féminine. « La diseuse de bonne aventure » (bohémienne entourée d'une groupe de jeunes filles), la toile intitulée « le béguin » groupant plusieurs jeunes femmes et jeunes filles apparemment confrontées à un homme qui n'entre pas dans le cadre du tableau. Aucune de ces toiles ne requiert de légende. Elles parlent d'elles-mêmes. Chaque personnage de ces scènes est un portrait en soi et a d'ailleurs souvent fait l'objet d'une étude ou même d'une oeuvre séparée préalable. Brasseur les intègre ensuite dans une

composition très étudiée, mais qui donne une impression de grande spontanéité tant les liens entre les personnages entre eux et la pensée sous-jacente à la conception de l'ensemble nous paraissent évidents. La toile intitulée « La rentrée des troupes victorieuses » qui défile devant la bourse de Bruxelles dans une liesse populaire d'autant plus débridée qu'elle succède à des années noires de deuils et de sacrifices, rappelle un peu les effets de foule chers à James Ensor, ami de Brasseur et son aîné de vingt ans, mais la manière de rendre de tels effets lui est bien personnelle. Un ou deux critiques de l'époque firent la fine

"Les parias" (photo fournie par l'auteur).

bouche en estimant cette toile vulgaire, préférant de loin l'élégance du portrait de la comtesse P. que Brasseur a exécuté dans un autre registre. J'aurais aimé connaître les préférences du peintre lui-même, les portraits étant souvent des commandes alors que ses compositions étaient commandées par son propre désir et de ce fait ont « jailli » plus spontanément de son cerveau, bien que leur conception d'ensemble ait le plus souvent été longuement mûrie par l'artiste. Par ailleurs ses modèles de prédilection ont souvent été des personnages et des quartiers populaires sans prétention qu'il a dotés d'une grande force d'expression et de vitalité.

En plein épanouissement de son art et en pleine réussite, Georges Brasseur quitta la Belgique en 1926 pour la Colombie, où il fonda en 1926 l'académie des Beaux Arts de Medellin. Est-ce l'attrait d'horizon nouveaux qui l'y a conduit, ou la satisfaction pour un fils d'ouvrier, autodidacte, de créer lui-même une académie

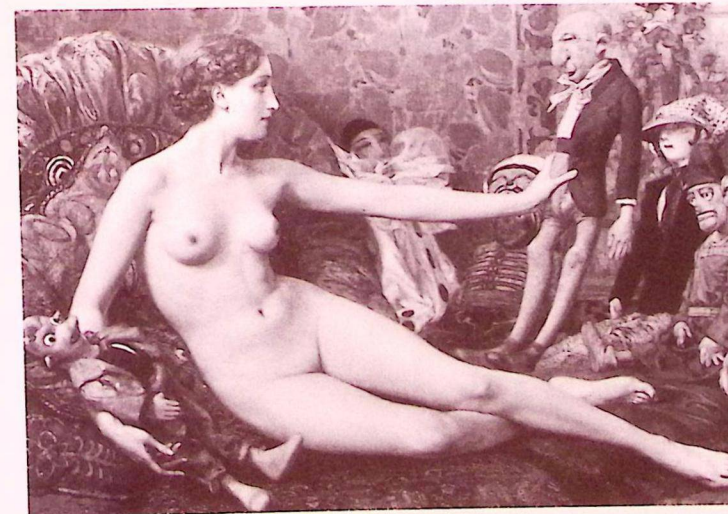


des Beaux-Arts à Medellin ? Il resta trois ans dans cette ville, qui tirait alors sa prospérité des plantations de café et qui avait ainsi accès aux joies de la culture et de l'art. Il revient trois ans plus tard à Bruxelles avec une ample moisson de peintures notamment le tryptique Harmonie, consacré à la danse, des portraits, parmi lesquels la prestigieuse « Tolimense » dont les yeux aimants semblent dévorer tout le reste du visage, d'humbles maternités indigènes (« La Madonita Morena »), de vibrants paysages tropicaux (« Les boeufs des Cordillères ») où il se révèle par ailleurs quelque peu impressionniste et excellent peintre animalier, et de splendides nus (« Nu au Miroir », « Nu à la draperie

bleue »), qu'il expose en 1929 à la Galerie des Artistes Français, 35 chaussée d'Ixelles, dirigée par Isy Brachot et Paul André.

Georges Brasseur est un grand admirateur de la femme. Bien que dans un nu aucun vêtement, souvent aucun accessoire ne se réfère à une mode, une époque, ses nus sont typiques des années 20 durant lesquelles la femme se libère enfin de tout corset qui jusqu'ici entravait ses mouvements. Ses mouvements déliés, son corps svelte sont admirablement rendus par Brasseur. Il atteint son apogée en ce genre dans le « Nu au pantin », d'une grâce presque mythique.

En 1931, il repart au Venezuela où il sera professeur de dessin et exécutera, entre autres, 3 portraits du général Juan V. Gomez, président du Venezuela, peints dans la résidence de celui-ci à Maracay. Ces trois portraits retracent la carrière du général, le montrant à pied au milieu de ses troupes à la bataille de Carupano, où il fut blessé, puis à cheval à la bataille de la Puerta (1901), enfin à cheval revêtu de l'uniforme de général en chef des armées du Venezuela. Le premier tableau est imprégné de l'aura romantique du combattant, dont le courage et la détermi-



"La femme aux pantins" (photo fournie par l'auteur).

nation entraîna tout un peuple et le fit supporter plus tard la longue dictature (1908 à 1935) de celui qui était devenu le «Caudillo indiscutable».

Revenu en Belgique en 1934, il exposa une seconde fois aux Galeries des Artistes Français. Une dernière exposition de 52 oeuvres de Georges Brasseur a eu lieu en 1946 à la Bibliothèque Nationale à Bogota, Colombie. Puis le pein-



"Les filles du peintre" (photo fournie par l'auteur).

"La dentellière"
(photo fournie par l'auteur).

tre revint définitivement à Bruxelles, où il s'est éteint en 1950 à l'âge de 70 ans à son atelier-domicile de la rue des Coquelicots.

S'il s'agissait de tout autre, je conclurais en disant «Qu'il repose en paix», mais ayant affaire à Georges Brasseur, je ne peux que formuler des vœux pour qu'il revive pour



nous par son oeuvre actuellement disséminée dans des collections publiques et privées en Belgique et à l'étranger. Si le présent article aboutit entre les mains de détenteurs actuels de ses oeuvres, je leur saurais gré de bien vouloir m'adresser, par l'entremise de la rédaction, quelques lignes sur la nature de celles-ci et éventuellement une photo des oeuvres en leur possession. Mon propos, qui n'est pas modeste, est, dans une première étape, d'en dresser le catalogue pour les faire connaître un jour à un large public, que ce soit «en chair et en os» sous forme d'originaux, ou faute de ceux-ci sous forme de reproductions, les techniques actuelles permettant d'en réaliser d'excellentes. L'oeuvre d'une vie entière ne prend toute sa signification que lorsqu'on dispose d'une vue d'ensemble.

Juste une croix sans valeur

par Philippe CHAVANNE

Aujourd'hui, on n'y trouve plus guère qu'une croix sans grande valeur. Pourtant, jadis, le lieu-dit "Au Bon Dieu du Chêne" était bel et bien un haut-lieu de culte dans la région de Walhain-Saint-Paul. Une longue histoire où se mêlent étroitement croyances populaires et faits miraculeux. Une histoire qui, à tout le moins, remonte au XVII^e siècle...

Déjà en 1686...

Si, au hasard des promenades que vous ne manquez certainement pas de faire en Brabant wallon, vous avez un jour l'occasion d'emprunter le chemin de remembrement qui relie Walhain à Nil-Saint-Vincent, vous ne pourrez faire autrement que passer par le lieu-dit "Au Bon Dieu du

Chêne", l'un des plus anciens lieux de culte du village. Cet endroit est déjà mentionné en 1686, connu alors sous l'appellation de "Au Dieu de Pitié", et faisant partie intégrante des possessions de l'Abbaye de Gembloux.

Ce nom de "Au Dieu de Pitié" (ou "Vi Bon Diè d'Giblou" selon l'appellation locale) vient de l'attitude que le sculpteur avait donnée à son Christ, manifestement résigné, en attente de crucifixion. Il était assis sur une pierre, seulement vêtu d'un linge serré autour de la taille, les mains croisées sur les cuisses. Aujourd'hui encore, une statue tout à fait semblable (on suppose d'ailleurs très raisonnablement qu'il s'agit de la même) et datant du XVI^e siècle, se trouve en l'église Notre-Dame de Walhain-Saint-Paul.

Résigné, en attente de souffran-

ces: telle était donc la représentation de ce "Dieu de Pitié" dans le courant des XV^e et XVI^e siècles. D'autres artistes de l'époque ne manquèrent d'ailleurs pas de le représenter, en d'autres attitudes certes, mais tout aussi douloureuses: généralement debout, les mains liées, la tête ceinte d'une couronne d'épines.

Des faits miraculeux

Que ce soit dans cette région du Brabant wallon, dans d'autres contrées de Belgique, voire même en France ou en Allemagne, le Christ souffrant était unanimement connu et célébré. Dans l'un de ses ouvrages, le prélat de l'abbaye de Gembloux (entre février 1651 et novembre 1667), par ailleurs ancien moine de Saint-Trond, l'abbé-comte Martin Draeck, nous explique les raisons de cette attitude:

"... Dans l'Abbaye de Gembloux, se représente le Sauveur Flagellé par une statue en bois extrêmement pitoyable laquelle ... cause à chacun qui la regarde un grand respect et une grande considération

... Comme elle fut dressée sur l'autel où on avait destiné de l'attacher, une grande quantité de sang commença à en découler, de quoi ... se jettèrent tous à genoux et par après le Prélat qui en est témoin oculaire... dit que l'on

A la lisière du village de Walhain-Saint-Paul, la petite chapelle du "Bon Dieu de Pitié".

(photo: C. Ansiou)



Ferme typique de la région de Walhain-Saint-Paul.
(photo : C. Anstiau)

devoit remporter l'image au lieu d'où on l'avait prins, adjoutant que peut-être Dieu ne vouloit pas qu'elle fut déplacée, ce qui fut fait à l'instant... Ce grand prodige fut incontinent connu, l'un le croyait, l'autre en riait : entr'autres, un honnête homme bien connu, en ayant ouïquelque bruit... demanda s'il étoit vrai que l'image du Sauveur Flagellé avoit donné du sang; sur quoi il fut répondu que le Prêlat l'assuroit...; néanmoins demeurant en son incrédulité, il répliqua : comment seroit-il possible, qu'une image ou statue en bois donneroit du sang ? Et aussitôt le sang lui sortit des narines



en si grande abondance, qu'il fut obligé de se lever de table... peu après, il fut saisi d'une sueur si extraordinaire et de longue durée... qu'un chacun de la compagnie s'en étonnoit...". Miracles, il y eut donc. Et de nombreux ! Ainsi, cette jeune femme d'une trentaine d'années, pratiquement aveugle de l'oeil droit et dont l'oeil gauche, entouré de chair, sortait de son orbite. Après son passage devant cette statue miraculeuse, le premier oeil recouvra une acuité visuelle normale tandis que le second retrouva sa bonne place. Ce miracle fut par après reconnu par l'évêché de Namur.

Ou, en 1653, cet ancien combattant du siège de Rocroi qui y avait perdu l'usage du bras gauche. Après avoir prié devant la statue, son bras "mort" retrouva rapidement toute sa vivacité.

On pourrait multiplier les exemples de miracles pendant un bon moment encore. Il faut cependant souligner le fait que la ferveur populaire, que le culte rendu à cette célèbre statue, est bien antérieur à toutes ces manifestations divines ou, à tout le moins, inex-

La chapelle du "Bon Dieu de Gembloux" à Braine l'Alleud.
(photo : R. Caussin)

pliées. Il est en effet rapporté que plus de septante ans avant le saignement de la statue devant le Prêlat, à la fin du mois de janvier 1578, le seigneur Dubreucquet de Thoricourt participait à la bataille que Don Juan d'Autriche livrait contre les Gueux. Terrible et meurtrière bataille s'il s'en fut ! Ayant remarqué l'extrême dévotion que les habitants de la région avaient envers cette représentation de Dieu, il s'en intrigua. A un point tel qu'il fit le serment d'édifier "sa" chapelle sur ses terres s'il avait la chance de sortir vivant de cette bataille particulièrement cruelle. De fait, il rentra bientôt chez lui, indemne, il fit ériger, vers la fin de sa vie, ladite chapelle promise dans sa propriété de Thoricourt.

En Brabant Wallon... et ailleurs. A l'heure actuelle encore, nombreuses sont les localités qui possèdent toujours l'une ou l'autre chapelle dédiée au "Vieux Bon Dieu de Gembloux". Dans nos régions, bien entendu (Walhain, Ohain, Braine-l'Alleud,...), mais aussi en France. Et notamment à Lille et à Hasnon. C'est d'ailleurs dans cette localité que l'on eut connaissance du dernier miracle connu : la guérison d'une petite fille mourante. C'était en 1957...

A propos de la rénovation de Bruxelles au XIXe siècle : Eugène Bochart (1819 - 1877)

par Marcel VANHAMME

La réédition du *Dictionnaire des rues de Bruxelles* d'Eugène Bochart a éveillé l'attention sur l'étrange personnalité de ce conseiller communal, qui fit beaucoup parler de lui au milieu du siècle dernier (1).

De son propre aveu, Bochart s'inspira de l'ouvrage monumental d'Alexandre Henne et d'Alphonse Wauters, *Histoire de la Ville de Bruxelles*, paru en 1845. Il avait aussi à sa disposition le livre de Charles Chénedolle, *Les Rues de Bruxelles*, sorti en 1851 (2). Le *Dictionnaire* donne une image, parfois contestable de

l'évolution de la capitale qui, écrivait son auteur, «en quelques années est devenue l'une des plus aimées d'Europe, dès longtemps chère aux étrangers qui y trouvaient confort et protection».

Cependant, la modernisation que subit Bruxelles sous nos deux premiers rois suscita l'indignation du conseiller communal, qui se fit le plus ardent défenseur des coins historiques de la vieille ville et surtout de ses habitants les plus dépourvus.

Eugène Bochart naquit à Ostende le 15 août 1819. En 1861, il écrivit *Ostende à la Main. Dictionnaire historique des rues,*

places, monuments, promenades etc... précédé d'un résumé historique de la ville et d'un guide spécial à l'usage des baigneurs, Bruxelles, chez l'auteur (3).

Installé dans la capitale, il occupa un immeuble de la rue de l'Ecuyer, au numéro 8, faisant face à la rue de la Fourche. Madame Eugène Bochart y perdit la vie au cours d'un incendie qui ravagea cette construction, démolie en 1919.

Le profil charismatique du conseiller communal est lié à l'intérêt qu'il porta aux déshérités, arrachés de leur taudis pour cause d'utilité publique. A ce titre, il se montra le plus pointu des adversaires du bourgmestre Jules Anspach (4).

La carte de visite d'Eugène Bochart est surprenante. Elle dévoile chez son propriétaire un caractère de tendance mégalomane (5). Il s'y déclare, entre autres, «Directeur-fondateur, Rédacteur en chef et distributeur de l'Organe de Saint-Crépin (il était d'ailleurs cordonnier de profession), Littérateur, Défenseur du petit commerce, abolitionniste de la peine de mort... Il aurait pu ajouter partisan du suffrage universel, comme nous le verrons par la suite.

Les interventions répétées de Bochart ne manquèrent pas d'agacer le bourgmestre, au point



Caricature de Jules Anspach lors des élections partielles de 1869 (Archives de la ville de Bruxelles, F. I., D 701).

Bochart critiquant les travaux de voûtement de la Senne (Archives de la ville de Bruxelles, F. 1., D 753).

de donner ordre à l'administration d'utiliser, à l'adresse de son adversaire, le seul titre de «conseiller communal» et non plus la formule traditionnelle «... et cher collègue» !

Parmi les interventions les plus mémorables du conseiller communal on cite son opposition irréductible à la démolition des maisons de la rue Saint-Hubert et de son environnement, afin de permettre un passage direct, sous forme de galeries, entre le Marché-aux-Herbes et la rue de l'Ecuyer. Cette création, d'un esprit nouveau, à cette époque, exigeait la libération d'un espace d'environ un hectare. L'idée n'était pas neuve. Dès 1836, J-P Cluysenaer



BOCHART SOUS UNE NOUVELLE PHASE (regardant le café Riche.)



FOURNISSEUR DE S. M. L'IMPERATRICE DU MEXIQUE.
BOITES, SY DISCOURS
À TOUTE HEURE.

La voilà donc cette génération pour laquelle je me sacrifie ! Et pour laquelle j'ai déjà confectionné vingt mille paires de discours et cent boîtes ! Non ! cent discours et vingt mille boîtes ! je ne sais plus ce que je dis. C'est égal, j'ai fait un nouveau speech, cela fait cent un. Allons-nous coucher.

(1811 - 1880) dessina le projet d'un passage dont la réalisation permettrait de tirer Bruxelles d'une situation «de ville de province de troisième ordre» disait l'architecte. Le sacrifice d'un quartier dont les origines remontaient plus haut que le quinzième siècle entraînant des résistances, non seulement des habitants du coin, mais également de Bruxellois attachés au passé de leur cité, ainsi que d'une partie de la presse.

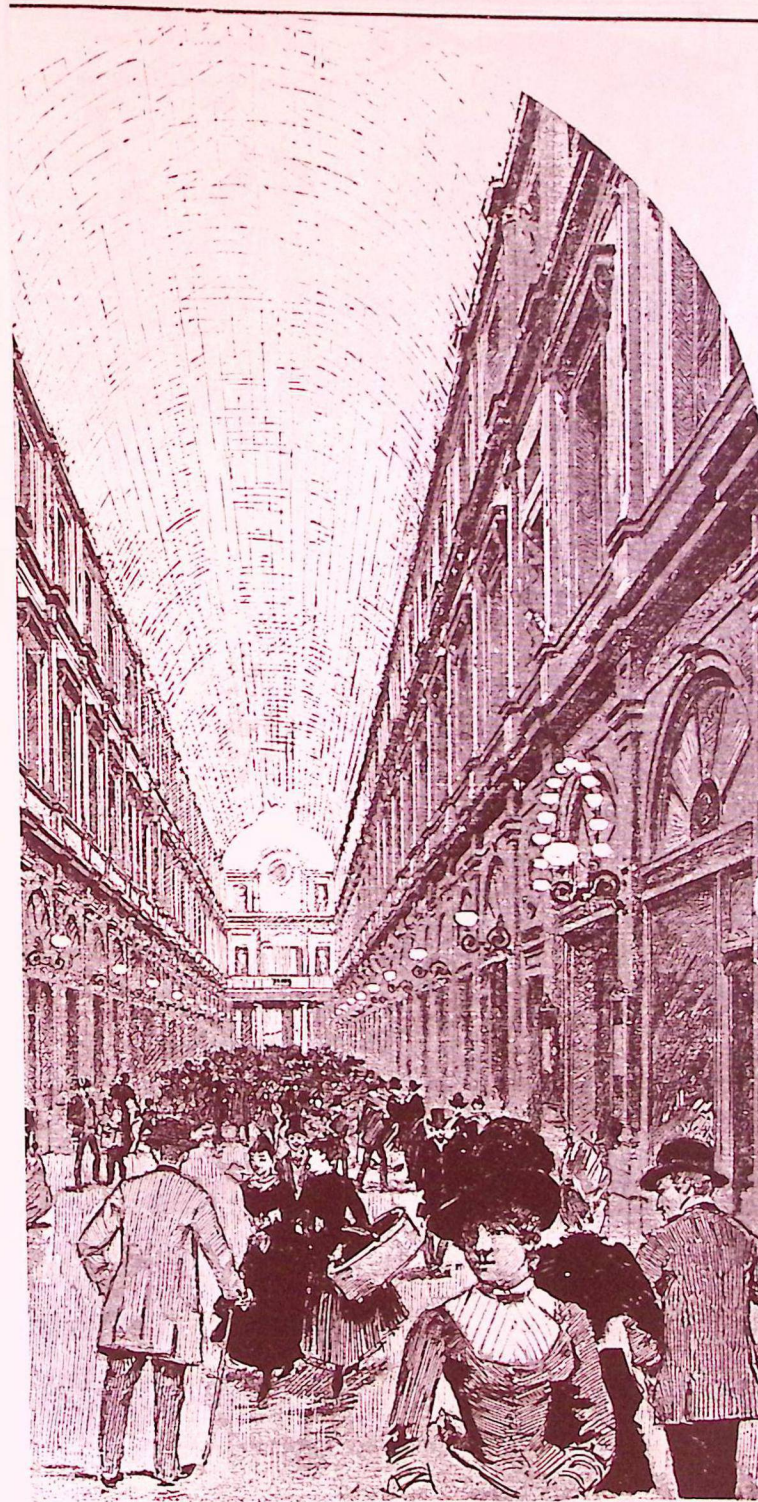
La suppression des taudis de la rue Saint-Hubert entraîna des drames humains, dont le plus

Dessin de J. J. Eeckhout représentant une femme du peuple de Bruxelles. (Extrait de : Paul Hymans, Bruxelles à travers les âges, t.3, p. 165).

spectaculaire fut le suicide du barbier Pamel qui, lorsqu'il assista à la démolition de deux maisons contiguës à la sienne, préféra se trancher la gorge.

Par la parole et la plume, Bochart se fit le défenseur de la classe la plus dépourvue, obligée de démentager pour cause d'utilité publique.

En 1845, le financement de la construction de deux galeries couvertes, était assuré. Dix-huit mois après le début des travaux les autorités inauguraient officiellement la nouvelle voie publique, de plus de cent mètres pour chacune des galeries, décorées par le sculpteur Jean-Joseph Jac-



quet (1822-1898), mettant en liaison directe le grand marché de la Grand-Place avec le Grand Théâtre et les établissements de luxe du nord de la ville. D'étroites rues meublées de maisons d'une saleté repoussante et hantées, le soir, par de dangereux vagabonds avaient laissé ainsi la place à des commerces de haute qualité, ainsi qu'à des activités culturelles bourgeoises (5). Devant un tel succès de renouveau, on oublia les familles délogées de force dont les suppliques subsistent encore aujourd'hui aux Archives de la commission d'assistance publique.

L'historien John Bartier a découvert les plaies de la misère ouvrière du dix-neuvième siècle, époque pas si lointaine où les journées de travail duraient de douze à quinze heures, pour un salaire dérisoire; où deux enfants sur cent étaient légitimes; où les pauvres mouraient en moyenne avant dix-huit ans (à cinquante-quatre ans pour les individus appartenant à la classe moyenne ou supérieure).

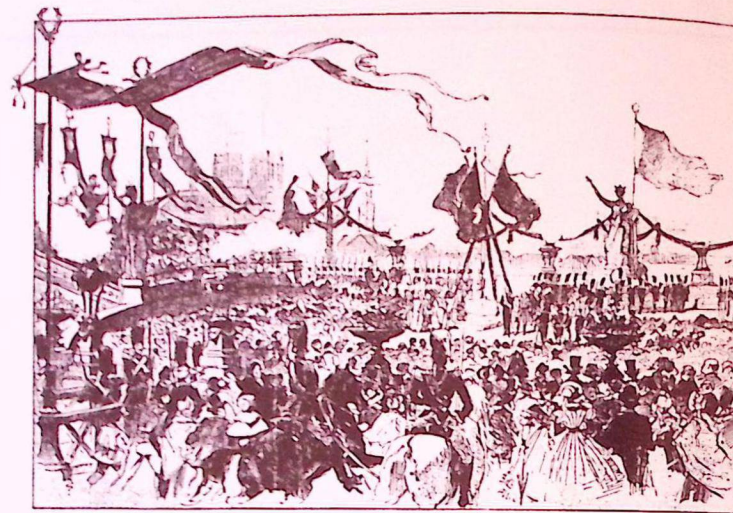
Le 31 octobre 1866, se déroula la cérémonie de la pose de la première pierre d'un nouveau et monumental Palais de Justice. Pour le réaliser, il fallut détruire une partie du quartier des Marolles, un des plus pauvres de Bruxelles. Le relogement de la population expulsée se posa à nouveau à l'administration communale.

Le plan conçu par Charles van der Straeten prévoyait l'expansion de la capitale à l'intérieur d'un cercle de trois kilomètres de rayon, prenant pour centre la tour de l'Hôtel de Ville.

Le projet sacrifiait les hameaux existants à cet endroit, dont celui de Notre-Dame-aux-Neiges, des plus sordides. Y habitaient de

La Galerie du Roi. Dessin original de L. Titz (Extrait de : Paul Hymans, Bruxelles à travers les âges, t. 3, p. 269).

Cérémonie de la pose de la 1ère pierre de la colonne du Congrès, d'après une gravure communiquée par M. Molenschot (Extrait de : Paul Hymans, Bruxelles à travers les âges, t. 3, p. 396).



nombreuses dentellières travaillant à domicile. En 1840, la place du Panorama - plus tard dénommée place du Congrès - prit une tournure moderne (architecte Cluysenaer). La première pierre de la Colonne fut posée le 24 septembre 1850. Les débordements périodiques de la Senne, notamment en 1716, 1819, 1839 et 1866, causaient non seulement des désastres parmi la population des rives de la ri-



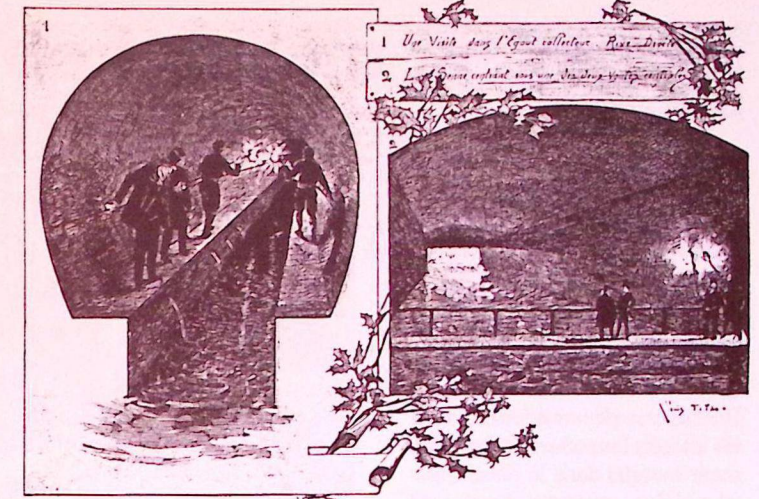
vière, mais étaient à l'origine d'épidémies de choléra. Celle qui décima la population en 1832 et en 1849 causa la mort de 3 467 victimes.

La maîtrise de l'écoulement de la Senne était indispensable. Le voûtement de la rivière en 1870, suivi de la création des boulevards centraux, nécessitèrent l'expropriation de huit mille personnes, logées dans neuf cents logements vétustes. Le marasme qui en résulta est rappelé par les historiens de Bruxelles. C'est ainsi que Louis Verniers écrit : «Tous les grands travaux d'assainissement auront toujours le même résultat : faire disparaître des habitations ouvrières, sans doute insalubres, mais sans les remplacer par d'autres pouvant être occupées par la classe peu aisée, chassée de ses misérables tanières» (6).

Cette soif de démolition ou de rénovation, phénomène qui étonne particulièrement les touristes étrangers, trouvèrent une justification lors de la préparation de l'Exposition universelle de 1958. Par ailleurs, il fallut améliorer les moyens de communication

Ambiance typique dans la rue Haute au 19e siècle. (Extrait de : De Aarde en haar volken, 1882, p. 16)

Dessins de L. Titz représentant l'égoût collecteur et la Senne voûtée au 19e siècle. (Extrait de : Paul Hymans, Bruxelles à travers les âges, t. 3, p. 508).



avec le Heysel, situé en dehors du centre de la capitale.

Aujourd'hui, le quartier des Marolles, ou ce qui en reste, est défendu par des organismes, groupés pour s'opposer aux intérêts spécifiques du quartier du Sablon.

A cet égard, Eugène Bochard est un pionnier.

Il n'était pas le seul. C'est ainsi qu'en 1877, l'architecte de haute réputation, Henri Beyaert, déploirait la disparition de monuments anciens afin d'abandonner la place à des bâtiments neufs, aux aspects esthétiques discutables.

Écoutons-le :

«La règle d'aujourd'hui tient lieu d'imagination, ne pourrait-on pas la mettre un peu au repos pour céder la place à l'imagination et à l'originalité artistique, qui étaient les principes de nos ancêtres; principes avec lesquels ils ont pu

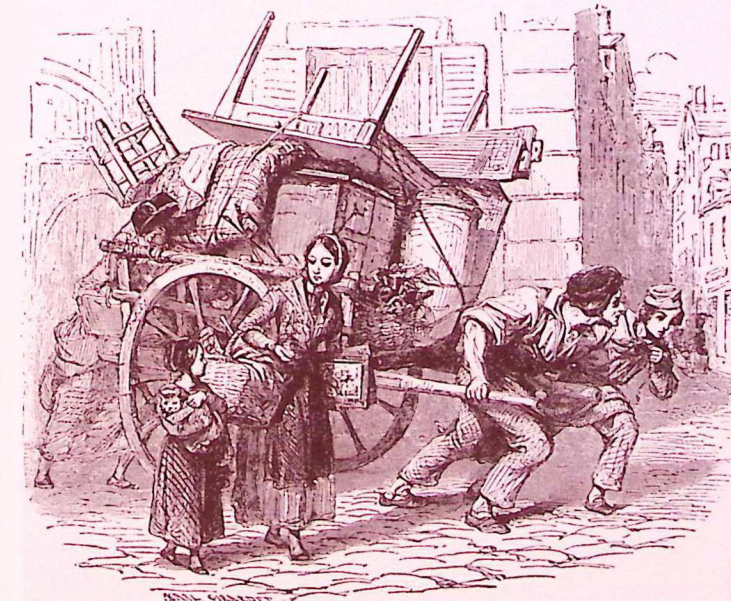
donner à chaque rue et à chaque place un cachet spécial... La disparition du caractère ancien des rues doit être considérée comme un acte de vandalisme au même titre que la démolition des monuments du Moyen Age et leur remplacement par ces constructions cubiques qui nous déplaisent tant aujourd'hui» (7).

Le bourgmestre Charles Buls (1864 - 1914) s'attacha à l'esthé-

tique des villes et notamment à la restauration des maisons des corporations de la Grand-Place (8). Eugène Bochard ne cantonna pas son activité uniquement dans le cadre social de l'époque, mais étendit ses activités afin d'obtenir l'abolition de la peine de mort et le suffrage universel.

La condamnation à la peine capitale du sergent Fléront (qui fut grâcié) lui ouvrit la voie à une propagande destinée à agir sur l'opinion publique. Au cours d'une réunion qui se tint Grand-Place, à la Louve, du haut d'une chaise, il harangua avec fougue le public venu en foule pour l'écouter. A la fin de son discours de circonstance, il ne put échapper à l'enthousiasme de ses auditeurs qu'en prenant la fuite. Il prit la direction du parc Léopold, puis franchit le tourniquet du jardin zoologique. L'entrée étant payante, aucun de ses admirateurs ne continua à l'importuner.

L'abolition de la peine capitale ne fut pas l'unique projet à retenir l'attention du fougueux homme politique local. Il donna à Liège



Déménagement d'une famille pauvre au siècle dernier. Extrait du "Magasin pittoresque", 1853, p. 109.

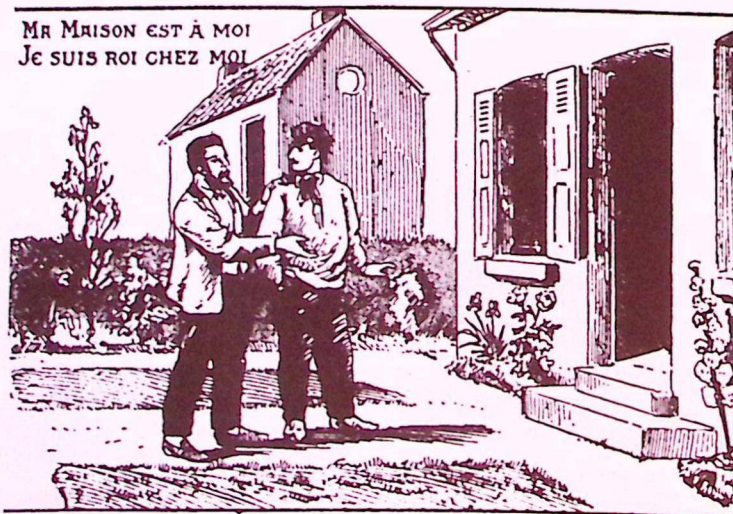
A Bruxelles, la cité Hellemans, construite, au début du 20^e siècle, par l'architecte qui lui a donné son nom.
(Extrait des "Cahiers de la Fonderie", n° 6, juin 1989, p. 22)

deux conférences : la première «Du développement de la démocratie en Amérique et en Europe», la deuxième «Du suffrage universel comme seul moyen de remettre notre pays à la tête de la civilisation» (9).

Les diverses préoccupations sociales dont fit preuve Eugène Bochard ne peuvent faire oublier les intérêts financiers qu'il semble avoir investis dans le développement des quartiers Louise et Charles Quint. Cependant, il parvint à se justifier.

En faisant fi des faiblesses humaines de ce conseiller communal particulièrement combatif, nous devons le considérer comme un des types les plus intéressants de la capitale, au cours de la seconde moitié du siècle dernier.

Dessin de propagande pour la loi de 1889. Extrait des "Cahiers de la Fonderie", n° 6, juin 1989, p. 7.



Notes :

(1) Bochard (Eugène), *Bruxelles ancien et nouveau, dictionnaire historique des rues, places, édifices, promenades, etc...* précédé d'un résumé historique de la ville et de ses faubourgs, Bruxelles, chez l'auteur, rue des Eperonniers, 7, et chez tous les libraires, imprimerie A. Mahieu et Cie, Vieille-Halle-aux-Blés 31, 1857, in-8°, 594 p. Gravures et plans.

Bochart (Eugène), *Bruxelles, histoire, administration renseignements officiels, statistique, cours de monnaies, nomenclature des rues, places, etc* : indication des objets d'art, chemins de fer. Guide de l'étranger, Bruse. Librairie Encyclopédique, Périchon, 1853, 12°, 104 p.

Bochart (Eugène), *Nouveau guide des étrangers dans Bruxelles*, Bruxelles, Périchon, 1851, in - 18, 91 p.

(2) Chénedolle (Ch.), *Les rues de Bruxelles*, impr. Devroye, Bruxelles, 1851.

(3) Bochard (Eugène), *Ostende à la main. Dictionnaire historique des rues, places, monuments, promenades etc...* précédé d'un résumé historique de la ville et d'une guide spécial à l'usage des baigneurs, chez l'auteur, 1861, in - 8°, 155 p.

(4) Bochard (Eugène), *M. Anspach sur la sellette. Senne et eau*, Bruxelles Fichlin, s.d., 15 p.

(5) Figure dans Quiévreux (Louis), *Mes mille et un Bruxelles*, I, Bruxelles et ses Brusseleirs, chez l'auteur, 1961, p. 1.

Le texte de cette étonnante carte de visite mentionne : «Eugène Bochard, cordonnier, conseiller communal, guerrier, littérateur, poète, conférencier, meetinguiste, abolitionniste de la peine de mort, auteur dramatique, fondateur de la Société du petit commerce, président de la société de Méhul, chevalier de l'Ordre de Charles III, inventeur des bottes de Rochefort etc...»

(6) in *Annales de la Société Royale d'Archéologie de Bruxelles*, t. XXXVII

(7) Cité dans le catalogue de l'Exposition *Pierres et Rues, Bruxelles croissance urbaine, 1780 - 1980*; Société Générale de Banque, 1982.

(8) La biographie du bourgmestre Charles Buls figure des *Les Cahiers bruxellois*, t. II, fasc. IV, - oct.-déc. 1957 (article de Mina Martens).

(9) Bochard (Eugène), *Du développement de la démocratie en Amérique et en Europe. Conférences données à Liège au mois de mars 1869*, Bruxelles De Somer, 1869, in - 8°. Bochard (Eugène), *Du suffrage universel comme seul moyen de soumettre notre pays à la tête de la civilisation etc...* Bruxelles, De Somer, 1869, in - 8°, 23 p.

Le musée de Louvain-la-Neuve: 10 ans après

par Bernard VAN DEN DRIESSCHE

Un nouveau musée pour une ville nouvelle et une université en renouveau !
C'est en ces termes que le direc-

teur du musée, Monsieur Ignace Vandevivere, introduisait le nouveau musée universitaire et public dit «Musée de Louvain-la-Neuve» (Musée de l'Institut Supérieur

d'Archéologie et d'Histoire de l'Art) dans la revue de l'Association francophone des musées de Belgique il y a un peu plus de dix ans (1).

De par sa situation, au rez-de-chaussée du Collège Erasme, siège de la Faculté de Philosophie et Lettres, le Musée est ancré de plein pied dans la vie quotidienne des étudiants, des enseignants et des habitants de la ville nouvelle. Son originalité tient précisément à la combinaison des fonctions académiques et urbaines qu'il harmonise depuis sa création, le 22 novembre 1979 (2).

Conserver, étudier et exposer un patrimoine; inscrire ces fonctions traditionnelles du musée dans la formation universitaire et prolonger ces objectifs par une fonction d'animation socio-culturelle à l'intérieur d'une ville, d'une région, d'une communauté, d'un pays et au-delà des frontières, voilà la fonction de ce musée déjà tourné vers l'avenir grâce d'une part à l'enrichissement de ses collections et d'autre part, à un projet ambitieux mené conjointement avec l'association des Amis du Musée.

Un legs providentiel : le legs du Dr Charles Delsemme

«Par sa diversité, par sa transcendance, cette collection

Masque. Gouro. Côte d'Ivoire. Bois, ht. 35 cm Inv. A 333 (legs Ch. Delsemme).



Pablo Picasso. *Homme assis dans un fauteuil et nu assis. Signé et daté 26.1.1967. II. Lavis, 50 X 65 cm. Inv. AM 686 (legs Ch. Delsemme).*

forme un «tout voulu». Mon souhait le plus cher est qu'elle serve la communauté, qu'elle ne soit pas dispersée. Que les générations futures, en contemplant les diverses manifestations de l'art, réalisent que la liberté créatrice qui unit tous les hommes est synonyme de loyauté, de jeunesse et, en définitive, de non-mort!».

C'est par ce message que le docteur Charles Delsemme (21/1/1921 - 9/2/1990) a souhaité accueillir les visiteurs de son superbe legs, qui est présenté au public depuis le 7 janvier 1991 dans les espaces du musée partiellement réaménagés pour



Bas-relief de Senou. Egypte, Ancien Empire. IVe dynastie (Chéops). Pierre calcaire polychromée. 90 X 37 cm. Inv. EG 162 (legs Ch. Delsemme).



recevoir cet ensemble prestigieux. Quel merveilleux point de vue sur l'art, trait d'union entre le monde et la vie, entre la naissance et la mort. Quel merveilleux don d'amitié qui rejoint ceux de tant d'autres, professeurs, collectionneurs ou artistes qui ont désiré partager un regard, un sens, une idée (3).

L'Afrique, l'Océanie, l'Inde, la Chine, le Japon, l'Amérique ou l'Europe depuis la préhistoire jusqu'à nos jours, se croisent entre les objets qui dessinent des visages d'humanité. Aux auteurs inconnus de ce masque Gouro (Côte d'Ivoire), de ce relief Kushan (Inde), de ce masque de théâtre Nô (Japon), de cette Athéna en marbre des îles grecques, de ce bas-relief au cartouche de Chéops (Egypte), de cette statue d'acteur de théâtre (Chine), d'une statuette précolombienne du Mexique, d'un relief en stuc de l'Iran Sassanide ou d'un grand tambour à fente des Nouvelles-Hébrides répondent les signatures de Picasso, Magritte,

Delvaux, Lhote, Gilioli, Delahaut, Rets, Lismonde, Somville, Ghijsels...

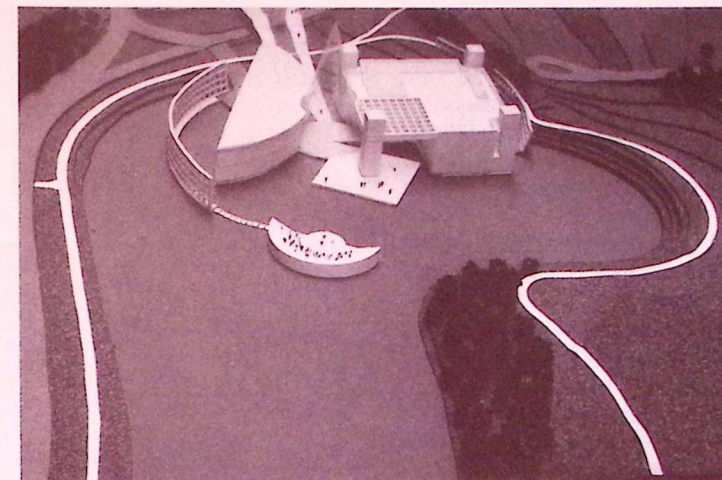
Le musée du dialogue : un nouveau projet

Une nouvelle perspective se dessine pour accueillir nos collections enrichies : le Musée du Dialogue. Projeté par les Amis du Musée pour 1993, motivé par l'accroissement quantitatif et qualitatif de nos collections, il se situera sur un terrain de 6.000 m² à la rive orientale du lac de Louvain-la-Neuve. Par son programme (forum), son esthétique, son environnement (le lac fera partie intégrante de l'édifice et les abords dessineront un jardin de sculptures), sa situation urbanistique (au croisement de grandes circulations piétonnes dont une traversera l'édifice), son pôle d'attraction sur une perspective du lac, à plusieurs approches, ménagée depuis la Grand-Place, il s'affirmera comme une oeuvre de création architecturale et environnementale qui, à la manière d'une oeuvre totale, rayonnera et puisera sa vie dans la ville et l'Université. Conçu comme

Kisho Kurokawa. *Avant-projet pour le Musée du dialogue à Louvain-la-Neuve. Maquette, 1990.*

une succession d'espaces, son articulation induira une aire de dialogue, à l'extérieur comme à l'intérieur, entre la fonction urbaine et la fonction universitaire, entre la définition locale et la perspective internationale, entre l'instantané et le permanent. L'architecte choisi, Kisho Kurokawa, s'inscrit dans le mouvement post-moderne inspiré par la tradition japonaise et guidé par une vision internationale et une technologie d'avant-garde.

Né en 1934 à Nagoya, Kisho Kurokawa a obtenu son diplôme d'architecte à l'Université de Kyoto. En 1960, il fonde le groupe Métabolist. Se basant sur la philosophie bouddhiste, ce groupe conçoit la ville et son architecture



comme un organisme capable de grandir et de changer. Ses premières oeuvres importantes, comme les pavillons Capsule à l'Exposition Internationale (Osaka 1970), la Tour Capsule Nagakin (Tokyo 1972) et la Tour Sony (Osaka 1972), illustrent ce concept.

Influencé par le Bouddhisme et la culture japonaise, il a élaboré sa «Philosophie de la Symbiose» qui explore l'inter-relation entre le temps et l'espace, entre l'homme et la technologie. Cette philosophie veut traiter l'histoire et l'avenir, l'homme et la nature; elle a été le thème de base de ses multiples travaux d'architecture et d'urbanisme comme : le Musée national d'Ethnologie (Osaka 1977), l'Hôtel Vitoshia de New Otani (Sofia 1979), le Musée d'Art Moderne de la préfecture de Saitama (Urawa 1982), le Théâtre National de Bunraku (Osaka 1983), le Centre d'Etude Japonais à l'université de Thammasat (Thaïlande 1985), le Musée d'Art de la ville de Nagoya (Nagoya 1987), le Centre de Recherche Japonais-Allemand (Berlin 1988) et le Musée d'Art Contemporain de la ville d'Hiroshima (1988), le Central Plaza One (Australie 1988), le Central Plaza Two (Australie 1989), Lotte World (1989), la tour actuellement en chantier derrière la Grande Arche (Paris, la Défense).

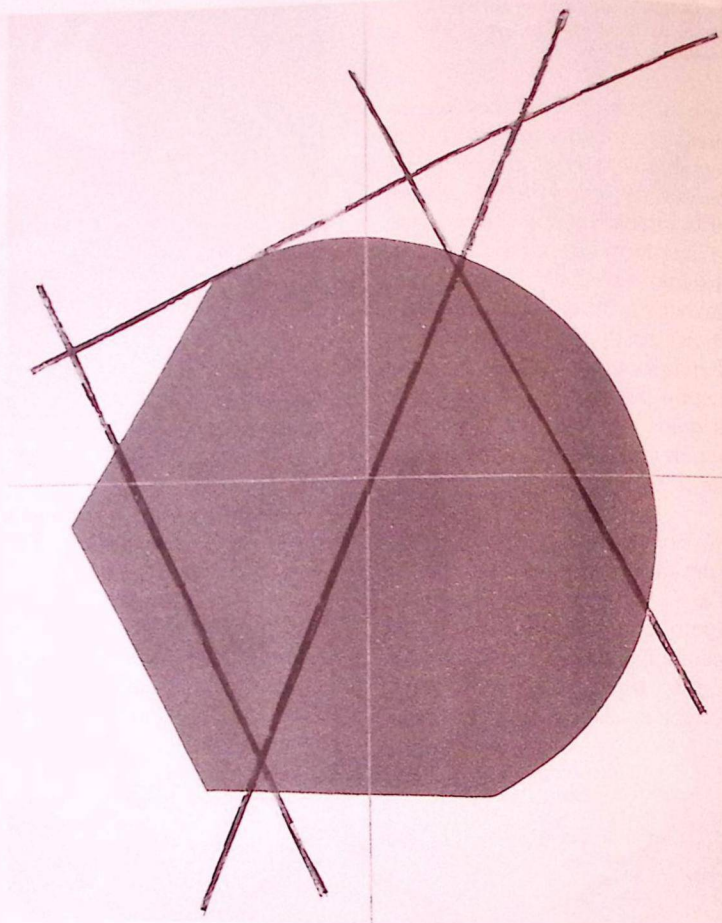
Cratère à décor géométrique. Daunie (Italie du sud). Ve s. avant J.-C. Terre cuite peinte. 21,5 cm. Inv. AC 19 (don J. Theodor).



Jo Delahaut. Opus 6. 1985. Lithographie.
1/12, 65 X 50 cm Inv. AM.244
(don de l'artiste).

Kisho Kurokawa a été honoré d'une vingtaine de prix de design importants pour ses œuvres, dont la Médaille d'Or de l'Académie d'Architecture en 1986 en France et la Médaille d'Or de la ville d'Hiroshima, pour son Musée d'Art Contemporain; il a reçu tout récemment le Prix de l'Institut d'Architecture du Japon pour ce même musée.

Le choix d'un architecte japonais, de renommée internationale, s'inscrit dans la suite durable d'un événement tel qu'Europalia Japon 1989. Le projet architectural du Musée du dialogue à Louvain-la-Neuve auquel la presse a déjà fait un large écho sera «une perle d'Orient dans l'une des plus vieilles universités occidentales» (Yves Rasir, dans Télé-Moustique). «Le projet est grandiose et ne laisse personne indifférent. On aime, ou on aime, pas. Mais il faut bien le reconnaître, il fallait oser» (Véronique Dufour dans Vlan, Brabant wallon).



Des collections plus anciennes d'une richesse souvent méconnue

Les collections du «musée biblique»
En 1910, Monseigneur P. Ladeuze, recteur de l'UCL, conçoit le projet de fonder un «musée biblique» destiné à fournir aux étudiants de la Faculté de Théologie une connaissance élémentaire du matériel archéologique et numismatique que les fouilles mettaient au jour en Palestine. La

Statues du maître-autel de l'église du Saint-Sauveur à Kessel (jusqu'en 1873) et de Saint-Sixte de Genvul (jusqu'en 1978): Transfiguration (détail). Atelier anversois, vers 1700. Tilleul polychromé. Inv. AA 115.



part revenue à l'UCL au terme du partage des collections lors de la scission de l'université ne comporte que des objets originaux : céramique palestinienne de l'âge du bronze à l'époque hellénistique et romaine, tablettes cunéiformes, bijoux en or, verres et petits bronzes. A cela s'ajoutent quelques spécimens fort intéressants d'inscriptions sud-arabes sur pierre ramenés par le Professeur G. Ryckmans suite à différentes missions au Yémen dans les années '50.

Un cercueil égyptien

Monseigneur Th. Lefort (1879 - 1959) consacra une grande partie de sa carrière au recensement et à l'étude des textes de saint Pachôme (fondateur des premières communautés chrétiennes en Egypte au IV^e siècle) et au repérage des monastères qu'il y aurait fondés. Dans ce cadre, il

effectua plusieurs voyages de prospection en Egypte en 1920 et en 1939. Il en ramena, et offrit à l'Université, un cercueil momiforme en bois richement peint et datant de la XXI^e dynastie (Xe siècle avant J. C.).

Le fonds F. Mayence

Fernand Mayence (1879 - 1959) fut professeur d'archéologie classique à l'UCL, conservateur de la section des antiquités classiques aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire, membre de l'Ecole Française d'Athènes, promoteur et directeur des fouilles belges sur le site d'Apamée en Syrie pendant plusieurs années. Durant sa carrière à l'UCL, il désira compléter la collection des moulages qu'il avait suscitée au lendemain de la première guerre mondiale par l'acquisition d'objets originaux. Vases grecs de l'époque mycénienne à la fin de la période

hellénistique, statuettes en terre cuite, lampes, verres, petits bronzes - parmi lesquels des miroirs étrusques -, ont constitué et constituent encore un matériel privilégié pour l'enseignement de l'archéologie classique.

Donation de l'abbé A. Mignot

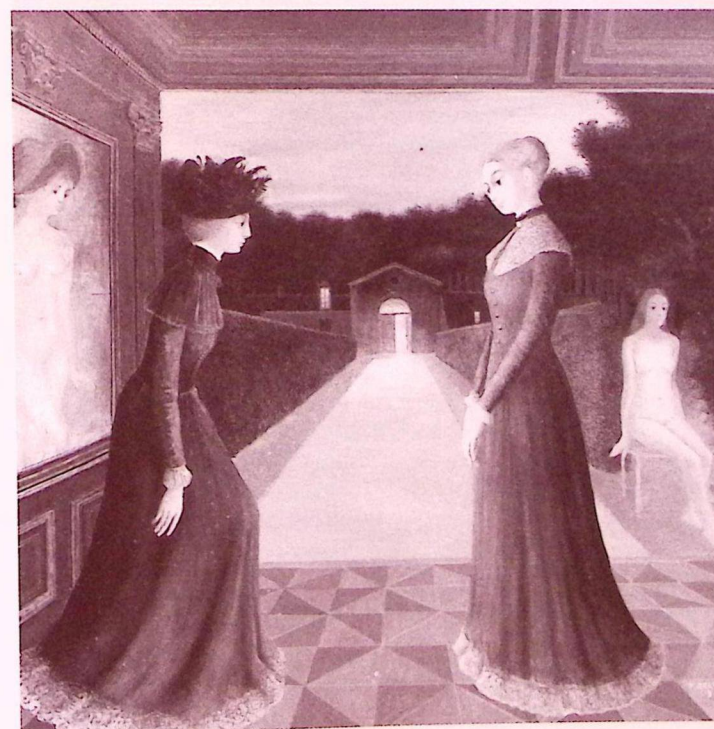
La collection des vases grecs, italiotes et étrusques de l'abbé Mignot (prieur de la chapelle Saint-Anne au domaine de Val-Duchesse à Auderghem) comporte 54 vases qui, après leurs multiples pérégrinations au cours des siècles passés, jouissent à Val-Duchesse d'un repos bien mérité avant d'être définitivement présentés au musée. L'acte de donation précise en effet que ces vases seront déposés au musée de Louvain-la-Neuve à la mort de l'abbé A. Mignot. Deux expositions ont cependant déjà permis de faire découvrir cette riche donation.

Cet ensemble est actuellement enrichi par le don de plusieurs vases grecs et d'Italie du sud offerts par Monsieur Jacques Theodor.

Les collections africaines

Les collections africaines attribuées à l'UCL à l'issue du partage comportent exclusivement des objets en provenance du Zaïre (ex Congo belge) et constituent un ensemble de haute qualité. Elles totalisent plus de 200 numéros d'inventaire parmi lesquels, de nombreuses statuettes (une cinquantaine) Yombe, Kuba, Luba, Hemba, Songye, Yaka, Mangbetu, Kete; des masques et des

Paul Delvaux. Les inconnues. 1977. Huile sur toile, 150 X 150 cm (dépôt du Ministère de la Communauté française de Belgique, inv. APC 324).



Kaumari. Une des 7 déesses-mères. Inde du sud. Art Kushan. 5e siècle. Grès rouge. 72 X 45 cm Inv. NE 64 (legs Ch. Delsemme).

objets usuels (armes, récipients, mobilier...) inédits pour la plupart. Une grande et rare statue de chef Ndengese justifie à elle seule l'intérêt de la collection.

Quelques dons ont enrichi récemment cet ensemble (un grand masque Bodo, des armes...).

Une collection de dentelles et d'ornements liturgiques

Le Chanoine J. Cassart, de Tournai, a fait au musée de sa riche collection de dentelles (XVIIIe - XIXe siècles) et de vêtements liturgiques dont un inventaire sommaire avait été dressé à l'époque par le Comte J. de Borchgrave. Cet ensemble a été immédiatement augmenté des dentelles offertes par Madame Micheline Chapeaux, amie du musée dès la première heure.

La collection Frans Van Hamme

Les quelques 700 numéros d'inventaire (sculptures, peintures, mobilier, art décoratif) de cette collection rassemblée par cet industriel bruxellois dans sa villa de Wemmel ont été à l'origine de la création du musée de Louvain-la-Neuve. Un choix opéré dans la centaine de sculptures polychromées, appartenant à l'art sacré pour la plupart, et représentatif de l'art de nos régions du XIVe au XIXe siècle explique le parti architectural de la galerie qui les abritait jusqu'il y a peu : une succession rythmée de logettes évoquant autant de chapelles latérales dans nos cathédrales (4). Actuellement cet ensemble est disposé dans deux salles : une partie dans le puits central du



musée; l'autre, qui rassemble plusieurs oeuvres baroques liégeoises, complète admirablement le groupe de la Transfiguration du maître-autel de l'église Saint-Sixte de Genval (réalisé dans un atelier anversois vers 1700 pour l'église de Kessel), dans une salle entièrement éclairée en lumière zénitale, riche en effets théâtraux pour ce type d'oeuvres.

Art moderne et contemporain

Jusqu'il y a peu de temps, le musée de Louvain-la-Neuve avouait sa pauvreté en témoignages de

notre époque. D'importantes plu-sieurs oeuvres baroques liégeoises, complètes admirablement le groupe de la Transfiguration du maître-autel de l'église Saint-Sixte de Genval (réalisé dans un atelier anversois vers 1700 pour l'église de Kessel), dans une salle entièrement éclairée en lumière zénitale, riche en effets théâtraux pour ce type d'oeuvres.

D'importantes plu-sieurs oeuvres baroques liégeoises, complètes admirablement le groupe de la Transfiguration du maître-autel de l'église Saint-Sixte de Genval (réalisé dans un atelier anversois vers 1700 pour l'église de Kessel), dans une salle entièrement éclairée en lumière zénitale, riche en effets théâtraux pour ce type d'oeuvres.

D'importantes plu-sieurs oeuvres baroques liégeoises, complètes admirablement le groupe de la Transfiguration du maître-autel de l'église Saint-Sixte de Genval (réalisé dans un atelier anversois vers 1700 pour l'église de Kessel), dans une salle entièrement éclairée en lumière zénitale, riche en effets théâtraux pour ce type d'oeuvres.

D'importantes plu-sieurs oeuvres baroques liégeoises, complètes admirablement le groupe de la Transfiguration du maître-autel de l'église Saint-Sixte de Genval (réalisé dans un atelier anversois vers 1700 pour l'église de Kessel), dans une salle entièrement éclairée en lumière zénitale, riche en effets théâtraux pour ce type d'oeuvres.

mans, entre fauvisme et expressionnisme; des témoignages de la «plastique pure» chère à Marcel-Louis Bagniet, Pierre-Louis Flouquet, Stanislas Jasinski, Félix De Boek, nos pionniers de l'abstraction. A leur suite, voici Louis Van lint et Gaston Bertrand, Jean Rets et Luc Peire. Plus tard encore, Serge Vandercam et Jean Milo, Lismonde, Arthur Grosemans. Point d'animistes au rendez-vous, mais bien Paul Delvaux, qualifié surréaliste, présent avec une lithographie «Le jardin fleuri». Quelques figuratifs aussi : Roland Devolder, Jörg Madlener, Bernard Ghobert...

D'autres donations ont immédiatement suivi les premiers gestes. Ainsi Jo Delahaut a-t-il, à son tour, offert 8 de ses oeuvres au musée, laissant même le libre choix de ses pièces au directeur du musée. N'oublions pas non plus les dons encore plus récents du docteur Luc Matton (bronzes d'Arsène Matton), de Marcel-Louis Bagniet (gouache et sérigraphies), de

Francis Dusépulchre (relief, laque synthétique sur masonite), de Pierre-Jean Foulon et de Jean Milo (oeuvres personnelles et oeuvres de son frère Roger Van Gindertael), de Suzanne Thienpont, de Thomas Van Gindertael, de Roger Somville (des projets pour le mural des halles universitaires), de Simonetta Jung, Mig Quinet, Marie-Paule Haar, Jacques Bage, etc.

Parmi d'autres acquisitions importantes il convient de signaler encore le don du professeur Jacques Schotte, de deux oeuvres de Wilhelm Van Genk, représentatives de l'art brut.

Le Ministère de la Communauté Française, quant à lui, a valorisé les collections par un dépôt d'une oeuvre majeure de Paul Delvaux, ayant appartenu à Max Vanderlinden, et une céramique de ce dernier, hommage d'amitié au même peintre.

Musée entreprise en même temps que parc public

La dynamique interne du musée de Louvain-la-Neuve, la qualité de l'accueil réservé aux visiteurs en font, aux dires du public lui-même qui consigne ses réactions dans le cahier des visiteurs, «un véritable parc public» où enfants, adultes, seniors se sentent chez eux et retrouvent au coeur d'une ville surprenante de jeunesse, la notion du temps.

Conscients de la réalité de l'idée d'entreprise culturelle qui se dessine à l'aube du 3e millénaire, les responsables du musée veulent donner à ce «service public», l'efficacité d'une entreprise privée (avec des moyens limités certes) soucieuse de répondre à la demande de ses clients.

Venez-y et jugez vous-même ! Du lundi au vendredi, de 10 à 18h; le dimanche et les jours fériés de 14 à 18h. Fermé le samedi (en juillet et août : le samedi et le dimanche).

Notes :

(1) Ignace Vandevivere, *Le Musée de Louvain-la-Neuve*, dans *Vie des musées*, 2, 1979, pp. 22-30.

(2) *Courrier du passant*, n° 10, (Musée 17), Louvain-la-Neuve, 1989. 152 pages et nombreuses illustrations. Edité à l'occasion du dixième anniversaire de la création du Musée de Louvain-la-Neuve.

(3) *Les legs Charles Delsemme* (Regard sur... 2 - Musée 19), Louvain-la-Neuve, 1990. 144 pages et nombreuses illustrations en couleurs.

(4) François Arcovel, *Le temps des sculptures* (Regard sur... 1 - Musée 18), Louvain-la-Neuve, 1990. 36 pages et nombreuses illustrations.



Lamentation autour du corps du Christ mis au tombeau. «Maître de Witthem», dans l'entourage de Bernard Van Orley. Vers 1530. Huile sur panneau, 120 X 130 cm (Acquis par les Amis du musée de LLN grâce à un subside de la Loterie Nationale).

Léopold Ier et le Cheval

par H.P. HENRI-JASPAR,
archéologue hippologue

Notre premier roi était un fameux cavalier ! Léopold de Saxe Cobourg (1790-1865) vivait à cette époque où l'étude et

la pratique de la vraie équitation était un «must» dans les grandes familles. De plus le cheval était le seul moyen de transport en dehors de la navigation fluviale et

maritime. L'armée en faisait aussi son principal allié.

A Cobourg, dans l'ancien couvent des Carmes désaffecté en 1549, et transformé depuis en palais ducal, S.A.S. la princesse héréditaire avait accouché d'un fils, le 16 décembre 1790. Ce jour-là, le palais d'Ehrenburg retentissait de musique, de chants et de salves d'artillerie. Léopold, Georges, Chrétien, Frédéric, 3e fils et 8e enfant des ducs héréditaires de Saxe-Cobourg-Saafeld était né. Baptisé dès le lendemain, ce prince serait, après une éducation sérieuse, austère mais soignée, général de cavalerie à 12 ans. Dès 5 ans, il montait régulièrement à cheval.

Entre-temps le 28 juillet 1807, un défilé fut organisé pour fêter les retrouvailles du duc Ernest avec ses terres. Celles-ci lui furent rendues par Napoléon après la bataille de Friedland au cours de la si fameuse entrevue sur le Niemen et confirmée par le traité de Tilsitt le 7 juillet 1807. Au défilé, le prince Léopold figurait à cheval au milieu des voitures transportant les dames. Le duc régnant et le feld maréchal prince Frédéric-Josias occupait un carrosse attelé à six chevaux, apanage des ducs. Une anecdote doit être racontée ici : Arrivé à Erfurt le 27 septembre 1808, le prince Léopold fut



Le Prince Léopold de Saxe-Cobourg lieutenant-général, commandant la 1ère division des lanciers russes. (Département des dessins et estampes du British Museum)

Groupe commémoratif du traité d'Aix-la-Chapelle (15 novembre 1818) représentant les souverains alliés et les généraux qui se sont vaillamment battus à Dresde, Leipzig et Waterloo. (Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Royale Albert Ier à Bruxelles)



témoin d'un curieux incident. Il était l'invité à une revue passée par Napoléon, le tsar Alexandre et son fils le grand-duc Constantin... Napoléon affectait vis-à-vis du tsarévitch un ton très familier, ne l'appelant que «jeune homme» et lui demanda après la manoeuvre de lui montrer quelques évolutions de lancier dont le jeune prince portait l'uniforme ce jour-là. A l'instant, Constantin commença à caracolier et prenant du champ, fonça sur Napoléon en maniant la lourde lance à la perfection et s'arrêta court à deux pas de lui, à la façon des Tatars. L'Empereur qui ne s'y attendait évidemment pas devint pâle, trembla du menton et pour cacher son émotion, tourna bride et s'éloigna au galop (1).

Cette même année, Napoléon oblige le prince Léopold, alors général-major à la cavalerie russe -son métier depuis l'âge de 12 ans-, à donner sa démission. Celle-ci est acceptée le 28 décembre 1808 par le tsar. Napoléon reniant sa parole, temporise toujours et ne reconnaît pas les droits sur les terres ancestrales. En 1810, le prince est chargé par le duc Ernest d'aller voir Napoléon (de la période qui précède sa démission, il existe toujours un beau portrait du prince-colonel du régiment des Gardes russes à cheval). L'entrevue fut orageuse et Léopold revint furieux à Cobourg. Il avait parcouru la Suisse, Cobourg-Paris et retour à Cobourg en moins de 17 jours brûlant les étapes et demandant aux relais les chevaux les plus rapides !

Sautons directement à 1813, le

prince Léopold, après la campagne de Russie, d'Eichstadt se rend directement à Breslau où Frédéric-Guillaume III rallie aux armes sa population. Léopold veut affranchir sa patrie de l'occupation française. Il repart à cheval pour la Pologne au quartier général russe où il présente ses services au tsar. Celui-ci l'accueille comme le premier prince de la Confédération allemande osant prendre parti contre Napoléon. Le sachant si bon cavalier, il le nomme *Colonel des Cuirassiers de l'Impératrice Marie-Féodorovna*; Léopold n'a que 23 ans (2). Déjà, il commande une partie prestigieuse de la cavalerie russe et mène campagne vers l'empire français.

Il entre à Paris, à cheval avec les alliés en 1814 comme conseiller de son frère le duc régnant de Cobourg, et repart vers la lointaine Russie peu après. Toujours à cheval ou dans une voiture attelée en poste et appelée «Dormeuse» qu'il ne dédaigne pas de mener lui-même pour passer le temps sur les routes infâmes de l'époque. On sait qu'en 1816-17, il vit en Angleterre -le pays des chevaux- et se prépare à régner un jour comme prince consort, sur le

plus vaste empire du monde. Là aussi, il est nommé colonel des régiments de Inniskilling et field marschal des cavaleries anglaises. La princesse Charlotte meurt en couches avec son bébé et quelques années après le prince accepte la couronne de la nouvelle Belgique, petit état tampon entre les grandes puissances. Le nouveau roi monte une cour certes diplomatique dans ce carrefour de l'Europe avec la province de Brabant et Bruxelles comme centre. Il doit se défendre contre les Hollandais qui veulent se venger. Il monte une armée de toutes pièces et pour celle-ci, une cavalerie composée de lanciers et de cuirassiers. Pour la garde rapprochée de sa personne, il créera les Guides. Là encore son tempérament de cavalier lui sera bien utile ! Il fait appel à de grands colonels étrangers, monte en plus des régiments des escadrons de garde civique, réorganise une poste avec des communications rapides, régente les relais de chevaux de halages et de mines, secoue les élevages équins du temps avec le haras de Gembloux. Et bien entendu maintient ses écuries royales à la porte de Namur et ses

remises et écuries dans les propriétés de la couronne. Il crée le département du Grand Maréchal de la Cour et Grand Ecuyer.

Ce sera toute cette magnifique organisation qu'en bon cavalier et homme de cheval, il léguera à son fils le duc de Brabant, futur Léopold II.

Lettre du prince Léopold à sa soeur Victoire, princesse de Leiningen, datée du 11 avril 1814.

... Depuis que nous avons quitté Chaumont, nous n'avons plus un instant de loisir; peu après la bataille d'Arcis, nous avons... rejoint l'armée de Blücher, ... près de la Fère-Champenoise, où notre cavalerie a remporté, le 25 mars, un remarquable succès. Nous avons

donné la chasse toute la journée à deux corps d'armée et nous nous sommes emparés de tous leurs canons et pour ma part j'en ai pris trois à la tête de mes cuirassiers...

Nous sommes arrivés le 29 près de Paris qui me fit une drôle d'impression... Pour ma part très fatigué, n'ayant pas quitté la selle depuis bien des jours j'ai cantonné à Villeparisis. ...

(Après la bataille ndr) Personnellement, j'allai à cheval sur le théâtre de l'action pour voir comment les choses se passaient...

Le matin du 31 nous fîmes notre entrée dans Paris...

A son Frère Ernest 20 avril 1814.

A propos, il paraît que tu as conservé les belles épauettes dont Mensdorff m'a fait cadeau, et qui indiquent mes fonctions... Je te préviens que les miennes sont déchirées (par un coup de sabre) et que je m'en achèterai à Paris sur ton compte. Léopold.

Bibliographie :

Archives du Palais Royal
Archives du Musée de l'Armée
Archives du Musée de la Dynastie
Archives du Musée du Cheval belge à Spa
Léopold avant Léopold 1er Ed. Antoine Bruxelles 1988
Léopold 1er et son temps par C. Bronne Goemaere 1942.

Notes :

- (1) Mémoires du Comte de Moriolles Paris 1902.
- (2) D'après la Jeunesse de Léopold 1er par le Baron Buffin Lamertin 1914.

S.A.S. Le Prince Léopold de Saxe-Cobourg feld maréchal de l'armée britannique en tenue de cavalier, 20 juillet 1816. Peinture de A. E. Chalon.
(Collection d'estampes de S.A.R. Madame la Comtesse de Flandre)



Le Festival musical du Brabant wallon

par Baudouin MUYLLE

Comme chaque année depuis 24 ans déjà, l'automne sera musical en Brabant wallon. Des artistes prestigieux, des ensembles nationaux et internationaux silloneront notre roman pays de Brabant, de Jodoigne à Braine-l'Alleud en passant par Nivelles, Ottignies, Wavre, etc... sans oublier Villers-la-Ville, berceau de notre festival.

Ce festival naquit en 1967 sous l'intitulé «Samedis musicaux à Villers-la-Ville» et rencontra d'emblée un grand succès. Petit à petit, le festival prit de l'ampleur tout en restant fidèle à son lieu d'origine. C'est ainsi que des concerts furent organisés dans un premier temps en d'autres communes importantes du Brabant wallon (Wavre, Waterloo, Nivelles,...) puis, progressivement, le festival se proposa d'aller davantage à la rencontre de la population

du Brabant wallon en organisant des concerts dans des petites localités telles que Thorembeis-les-Béguines, Houtain-le-Val, Bossut-Gottechain,...

Aujourd'hui, notre festival, solidement implanté dans la région constitue l'événement musical le plus remarqué.

Cette année, 16 concerts se déroulant durant les mois de septembre - octobre se caractérisent par une ouverture vers l'Europe de demain avec des ressortissants d'Autriche, Tchécoslovaquie, Bulgarie, Pologne, Portugal,...

Le piano occupe comme toujours une place de choix avec la programmation des trois premiers lauréats du Concours Musical International Reine Elisabeth de Belgique 1991 (Frank Braley, Stephen Prutsman et Brian Ganz) sans oublier l'ancien lauréat Pierre-Alain

Volondat. Nous accueillerons, entre autres, plusieurs trio tels que le Trio de Prague, le Brahms Trio de Salzbourg, ... ainsi qu'un quatuor bulgare, le Quatuor Dimo Dimov. De nombreux orchestres se produiront également dont l'Orchestre de Chambre de Varsovie, l'Orchestre de Chambre de Wallonie et l'Orchestre National de Belgique qui accompagnera à cette occasion le merveilleux flûtiste James Galway. Un concert de musique médiévale aura lieu cette année à Braine-le-Château avec la prestation du Berry Hayward Consort.

Cette 24e saison se clôturera par un concert de l'ensemble Pro Cantione Antiqua dans le cadre d'Europalia - Portugal.

Ces manifestations de grande qualité, de renommée internationale, seront proposées à des prix toujours maintenus à la portée de tous et permettront à de nombreux mélomanes venant d'ici et d'ailleurs de découvrir à l'occasion de ces concerts le charme incomparable de notre région.

Voici le programme détaillé de la saison 1991 (location : 010/61 57 77 et 61 60 15) :

Braine-l'Alleud (Foyer culturel)
Vendredi 11 octobre à 20h
Brahms Trio Salzbourg
(Brahms - Bruch - Beethoven)



Le Quatuor bulgare Dimov.

Le Trio de Prague.

Braine-le-Château (Eglise Saint-Rémy) :
Vendredi 6 septembre à 20h15
Beny Hayward Consort
(musique médiévale - Troubadours)

Hélécine : (Domaine provincial)
Samedi 21 septembre à 20h
Orchestre de Chambre de Wallonie
(Mozart - F. Martin)

Jodoigne : (Château Pastur)
Samedi 28 septembre à 20h
Trio Amati
(Brahms - Beethoven - Mendelssohn)

La Hulpe : (Château Solvay)
Samedi 12 octobre à 15h
Trio Contrepoint
(Scarlati - Bach - Gemimiani - Blavet)

Louvain-la-Neuve : (Chapelle de la Source)
Mardi 15 octobre à 20h15
Pro Cantione Antiqua
(Lopez Morago - de Magalhaes - Dias Melgas - de Brito - Joao IV - Cardoso)

Nivelles : (Waux-Hall)
Vendredi 20 septembre à 20h
James Galway et l'Orchestre National de Belgique
(Mozart - Tchaïkovsky)



Le Duo de Salzburg.



Mardi 9 octobre à 20h
Orchestre de Chambre de Varsovie
(Mozart)

Lundi 14 octobre à 20h
Franck Braley, 1er Lauréat du Concours Musical International Reine Elisabeth 1991

Ottignies :
(Ferme du Douaire)
Mardi 17 septembre à 20h
Quatuor Dimov (Bulgarie)
(Haydn - Beethoven - Schubert)

(Centre culturel et artistique)
Jeudi 10 octobre à 20h15
Orchestre de Chambre de Varsovie
(Mozart)

Rixensart : (Ferme de Froidmont)
Vendredi 4 octobre à 20h
Pierre-Alain Volondat
(Mozart)

Villers-la-Ville : (Eglise romane)
Samedi 7 septembre à 17h
Brian Ganz, 3e Lauréat du Concours Musical International Reine Elisabeth 91

Samedi 14 septembre à 17h
Trio de Prague
(Mozart - Debussy - Dvorak)

Samedi 5 octobre à 17h
Duo de Salzburg
(Mozart - Beethoven - Schubert - Kreisler)

Wavre : (église Saint-Jean Baptiste)
Vendredi 27 septembre à 20h
Stephen Prutsman, 2e Lauréat du Concours Reine Elisabeth 1991
(C. Ph. E. Bach, J. S. Bach - Mozart - Tchaïkovsky)

Concert-événement à Mons :
(Collégiale Saint-Waudru)
Vendredi 18 octobre à 20h30
Ensemble Organum dans "Le Jeu des Pèlerins d'Emmaüs"
(Drame liturgique du XIIe siècle)
Renseignements : 041/22 32 48
Réservations : 065/32 70 17.

Visite guidée à l'Institut Royal Météorologique

par Alain MONDERER

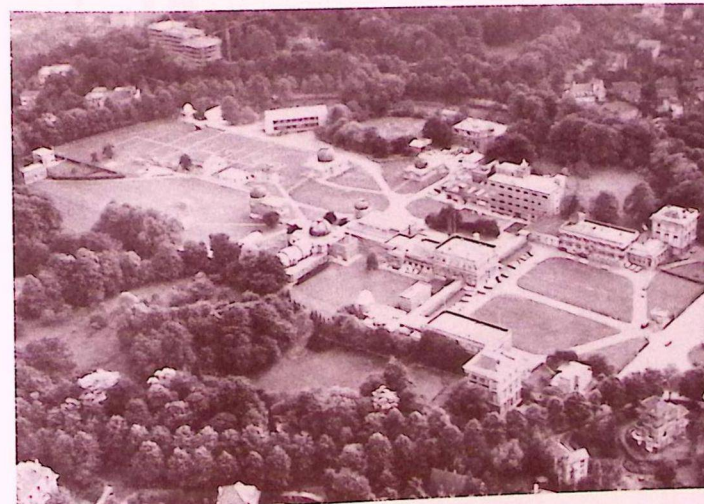
Tempête, ouragan, vents de 10 à 12 Beaufort, chutes d'arbres, inondations. Une courte énumération qui nous révèle la panoplie d'événements qui introduisit l'année climatique 1990. L'Europe du Nord n'était pas au bout de ses peines puisque survint un été caniculaire. Il s'abattit comme une masse suffocante et oppressante. Le temps et les prévisions météorologiques ne cessèrent dès lors de préoccuper le public et les autorités à un niveau inhabituel. L'eau vint à manquer à certains endroits de sorte que des mesures restrictives furent prises. Notre climat est-il bouleversé, subissons-nous une période irréversible de mutations ? L'effet de serre serait-il responsable de nos problèmes météorologiques ?

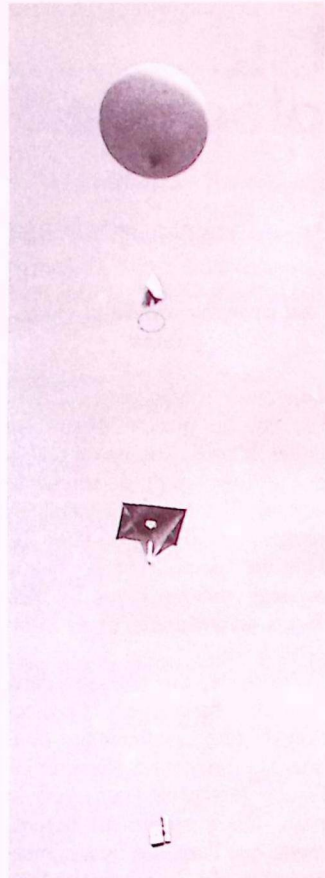
L'I.R.M. (Institut Royal Météorologique) s'attend à de telles questions et tente d'y répondre avec le maximum de précision, ce qui ne signifie pas exactitude formelle. Le grand public est invité à se rendre à l'I.R.M. à Uccle pour rencontrer les responsables de la météo (bureau du temps) et leur soumettre tous problèmes faisant partie de leurs compétences. Ce débat public est suivi de la visite guidée des installations d'observation afin d'illustrer les cas soumis. La visite est gratuite et s'effectue sous réserve de personnel disponible. Il faut souvent s'armer de patience pour y participer, les possibilités pour une personne seule étant pratiquement nulles. Il sera donc nécessaire d'attendre qu'un groupe se constitue. Il est donc conseillé, avant d'effectuer le déplacement de téléphoner pour information.

Au programme de la visite guidée

Lorsque le rendez-vous est pris, l'accueil du groupe devant les grilles de l'observatoire est réalisé par un membre du personnel du bureau du temps. Il conduit les participants dans l'enceinte de l'institut, parcourant de beaux espaces verts aux pieds des bâtiments administratifs et de la bibliothèque. Votre guide vous plongera dans une salle obscure pour la projection du film documentaire évoquant les principaux éléments de l'étude météorologique dans le pays. On y apprendra notamment, que l'une des figures marquantes de notre quotidien télévisuel, en l'occurrence Jules Mets, mieux connu sous le surnom de Monsieur Météo travaille au Wing Météo de l'armée. Cet organisme est totalement indépendant de l'I.R.M. Ne venez donc pas à l'institut dans l'unique intention d'y rencontrer cette star de la télé, vous seriez déçu. Parmi les sujets évoqués lors de la présentation, notons au passage : les appareils de mesure de la radioactivité de l'air, de l'ozone, de la pollution. Le commentateur présidera ensuite un jeu de questions-réponses au cours duquel le public pourra soulever tous les problèmes ayant trait à la météorologie.

Vue aérienne du site occupé par l'Institut Royal Météorologique (Document I.R.M.).





L'envoi du ballon météo (Document I.R.M.).

celui de la neige.

Après avoir fait le tour de ces éléments de base qui composent le parc, le guide fera la démonstration du lâcher de ballon destiné au sondage aérologique.

La visite s'achèvera au bureau du temps où sont rassemblés les instruments de mesure de la vitesse du vent, de la direction du vent et l'ordinateur en contact avec le satellite météosat.

Des services à votre service

L'institut rassemble un ensemble de départements auxquels le public peut s'adresser pour information.

- Le département d'aérogologie propose des informations sur le rayonnement solaire dont l'intérêt se manifeste entre autres au niveau de l'habitat et de la construction en général. Les économies d'énergie sont peut-être envisageables grâce aux progrès effectués dans ce domaine. Il serait sans doute superflu de conseiller aux responsables qui nous gouvernent d'orienter leurs recherches en matière d'économie

énergétique vers des substituts au pétrole. L'énergie solaire, comme tend à le prouver l'institut, est exploitable en Belgique. Notre pays de 30.500 km² dispose d'un ensoleillement annuel de 1550 heures soit 1 mwh par mètre carré de surface horizontale. En termes de consommation d'énergie, cette irradiation représente 50 fois l'énergie primaire utilisée. Les produits pétroliers importés y intervenant pour moitié. Il va sans dire qu'il y a lieu de s'interroger sur la non utilisation de ce potentiel.

- Le département aérométrie est sollicité par les hôpitaux, l'industrie et les universités. Les instruments s'y trouvant mesurent la conductibilité de l'air et de champ électrostatique des basses couches de l'atmosphère. Ayant le monopole de ce type d'information en Belgique, il faut, malgré les lacunes, défaillances ou autres problèmes inhérents à un service public, s'en satisfaire.

- La section chimie et radioactivité (département aérométrie) étudie l'ozone et la radioactivité de l'atmosphère.

Au cours de l'été 1990, la canicule aurait - selon la presse -

provoqué un certain malaise chez les personnes fragiles. La pollution ajoutée à la grande condensation d'ozone aurait causé des troubles physiques chez certains individus. Sensation d'étouffement, d'angoisse, de fatigue anormale, de perte de force.

Or l'I.R.M. tend à prouver que l'ozone se présente en faible concentration dans l'atmosphère en temps normal ce qui n'était pas le cas au cours de cet été caniculaire. Le lien de cause à effet en rapport à l'ozone est donc vraisemblable.

Un appel téléphonique à l'institut par temps exceptionnel permet de déjouer les pièges climatiques et de prendre les dispositions individuelles adéquates.

Le bureau du temps : élaboration et diffusion des prévisions

L'Institut Royal Météorologique effectue via ses huit stations disséminées sur le territoire national,

des relevés de pression, de température, de l'action du vent, de la nébulosité, de l'humidité. Ces observations sont échangées avec les services météo internationaux afin que s'élaborent les prévisions les plus proches de la réalité. Le bureau du temps est chargé de cette mission.

Les prévisionnistes analysent les cartes de régions fort vastes tout en ciblant les contrées proches de notre pays. Il y a donc décryptage des cartes transmises par le satellite ce qui permet d'obtenir un «diagnostic».

Il est un phénomène courant mais fort intéressant révélé par les satellites : la rencontre de deux masses d'air aux températures opposées (par exemple un front froid atlantique rencontrant un front doux continental). L'événement est photographié par le satellite et transmis au bureau du temps qui effectue les prévisions conséquentes et ce, en fonction de tous les éléments disponibles chez nous : température au sol,

pression atmosphérique... Les météorologues prévoieront ainsi la distribution de la masse d'air sur les régions belges. Ces informations sont alors transmises à la presse.

Communication

Des comptes-rendus sont diffusés à la presse écrite, radiophonique et télévisuelle.

D'autres organismes sollicitent également ces informations : la navigation intérieure et maritime, la SNCB, l'industrie, la construction, l'agriculture et quantité de sociétés privées et publiques.

L'I.R.M. peut sans nul doute rendre de fiers services au public tout en restant dans les limites d'un réalisme objectif. Malgré les nouvelles technologies et la mondialisation des connaissances acquises, des lacunes sont encore à combler pour une efficacité optimale. Ne serait-ce qu'en matière d'exactitude des prévisions. Certains rêveurs souhaiteraient que cette science n'évolue pas trop vite afin que soit conservé le mystère et l'effet de surprise. Pour ma part, je concèderais aux météorologues, le droit à l'erreur.

Informations utiles

Adresse : Institut Royal Météorologique, avenue Circulaire, 3 à 1180 Bruxelles
Tél. : 02/373 06 37
Visites : en avril, mai, juin, et septembre
Bus : O et 60.

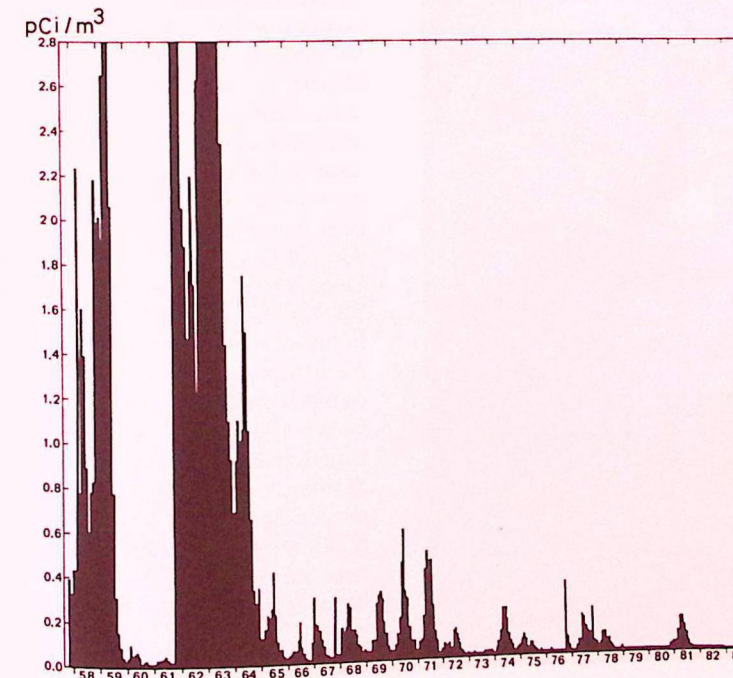
Graphique d'analyse de la radioactivité à Uccle de 1958 à 1983.

Le guide proposera ensuite de vérifier sur le terrain les instruments et leur fonctionnement. C'est sans conteste ce moment-là qui marque davantage les visiteurs. Si le soleil est de la partie, la promenade au grand air sur les hauteurs d'Uccle représente un Must au classement des lieux de villégiature à Bruxelles.

Dans le parc sous abri, le thermohygrographe mesure l'humidité ambiante. Les thermomètres au sol, plongés jusqu'à deux mètres de profondeur offrent de multiples renseignements mis à profit par le secteur agricole. Le pluviomètre mesure le niveau des précipitations et le nivomètre



L'ordinateur du Bureau du temps (Document I.R.M.).



Un nom popularisé par la météorologie Un endroit moins connu...

BEAUVECHAIN

par Maurice DESSART



Tout au long de la parution de la revue, le lecteur attentif aura pu se faire une idée du grand intérêt - et en de nombreux domaines - que présentent les villages situés sur la frontière linguistique entre Wavre et Louvain. Ces communes (terme plus moderne, mais combien moins évocateur...) offrent toutes des points d'intérêt nombreux et diversifiés. Il n'est pas sans importance de mentionner ici, tout en conseillant leur lecture, les travaux de feu l'un de nos très grands historiens, Léon Vanderkindere (ancien recteur de l'Université de Bruxelles) dont, deux études, «Institutions belges au moyen âge» (1890) et «la colonisation franque en Basse Belgique» (1926). Outre des particularités historiques, ces ouvrages donnent des indications topographiques en abondance.

Pour synthétiser, il appert que la frontière dont il est question (qui n'a au travers des siècles subi que de très légères fluctuations) a toujours constitué, tant pour l'occupant Romain que Franc, une sorte de «marche». Ce terme historique signifie «limite». Au-delà de celle-ci, les terres devenaient désertiques (comme en Campine limbourgeoise et anversoise) ou

Tour-porche typique des fermes de la région (photo : L. Arany).

Travaux agricoles à Beauvechain au temps jadis... (photo : F.T.B.)

étaient rendues inextricables par d'épaisses forêts (en Brabant, la Forêt Charbonnière dont il subsiste la Forêt de Soignes - prolongation de la grande forêt ardennaise, celle-ci venant elle-même de l'Eiffel).

L'occupant, tant l'un que l'autre, se fixa donc à cette limite (ou «marche»), y laissant des traces de cette occupation. Ce qui précède explique la découverte ou la présence encore à l'heure actuelle, de très anciens cimetières, tumuli, manoirs, grandes fermes, ligne de très antiques églises, etc. Malgré quelques modifications modernes de sa topographie, le territoire de Beauvechain présente encore une belle illustration de cette manière de considérer les choses, ceci pour le plus grand bien de la conservation de la nature et de la pratique du tourisme.

On trouve ce village à égale distance (environ 50 kilomètres) de Bruxelles et de Nivelles, à 8 kilomètres de Wavre. De territoire assez étendu (plus de 1 200 ha). Il comporte plusieurs hameaux (La Misère, La Bruyère, les Burettes, Tilleul) et il est contigu à Bierbeek,



Grez-Doiceau, l'Ecluse, Meldert, Melin, Piétrebais, Tourinnes-la-Grosse et d'autres. Cette région était encore connue il n'y a une vingtaine d'années pour ses vergers et ses fleurs. Au printemps, le randonneur s'y promenait en ayant l'impression de se trouver au centre d'un vaste et merveilleux bouquet. L'évolution des lieux a quelque peu modifié cela, même si on y remarque toujours des vergers et des horticulteurs. Petite digression à titre d'indication pratique trouvant ici son emplacement : venant de Wavre,

peu avant le coin formé par les installations de l'aéronautique militaire, il existe un parking pour un nombre assez élevé de voitures. Au même endroit, à la saison propice s'installent des échoppes pour vente de fruits, légumes et fleurs. Ce point constitue un beau départ pour rayonner aux environs. Comme toujours, mais particulièrement en cette circonstance, le pédestrian ne sera pas déçu. Il lui est conseillé de se munir de la planchette au 25 000e de l'Institut Géographique National. Il y a beaucoup à dire à propos de Beauvechain, endroit habité dès une haute Antiquité, malgré qu'il ne soit arrosé que par un unique ruisseau, la Nethen (bassin de l'Escaut). A remarquer que tout son territoire ne forme qu'une belle plaine, peu accidentée, dont le point le plus élevé est au Champ de Beaumont (102 mètres), longtemps appelé par les plus vieux habitants «Plus haut du Monde»... Le centre du village est connu depuis un temps très reculé, comme en témoigne la découverte qui y fut faite en septembre

La cure de Beauvechain (photo : R. Caussin).



1848. Un cultivateur occupé à remuer la terre, à la lisière d'une prairie, heurta d'anciennes fondations, qui étaient profondément assises en terre, et se composaient de moellons de petites dimensions, posés sans régularité. Au même endroit étaient entassés pêle-mêle des fragments de tuiles, des poteries brisées, de la ferraille oxydée, des ossements d'animaux et des cendres. Une pierre blanche, parfaitement taillée sur l'une de ses faces, recouverte de ciment rouge, prouvait que l'habitation à laquelle ces débris appartenaient avait été édifiée avec soin. On retrouva également un outil aratoire pareil à ceux encore en usage de nos jours. Louis Galesloot archéologue bruxellois spécialisé

dans les recherches concernant le Brabant (et chef de section aux Archives du Royaume; il résida longtemps drève Sainte-Anne à Laeken, non loin de la fontaine dite des «Cinq plaies») remarqua que ces trouvailles se situaient à proximité de limites agraires telles qu'il en avait déjà mises au jour en Brabant, lesquelles remontaient à la plus haute Antiquité et dont le cadastre moderne se sert encore parfois. De vieilles légendes et des traditions qui avaient encore cours au milieu du XIXe siècle disent qu'une chapelle aurait existé dans le village dès le VIe siècle de l'ère chrétienne, ceci à une époque à laquelle ce culte était encore presque inconnu dans nos contrées.



A titre de digression, laquelle n'est pas sans intérêt dans l'étude du Brabant wallon, il est à signaler que l'hagiographie rapporte des faits curieux concernant Beauvechain. Elle se base sur la chronique de Jean Molanus, historien religieux de nos provinces (fin du XVIe siècle). Cette chronique fait encore souvent autorité. Sainte Ermelinde y aurait résidé avant de se retirer à Meldert; il s'agit d'une vierge brabançonne du VIIe siècle dont le culte se poursuit toujours en des endroits nombreux, son nom signifiant «belle-fille du Germain», fêtée le 29 octobre. Celui-ci, après avoir quitté ses parents pour vivre dans la solitude, arriva dans le village qui appartenait alors à deux frères jeunes et très libres de moeurs. Elle allait à la chapelle pieds nus et de grand matin. Les deux frères se mirent à la recherche à l'insu l'un de l'autre, et l'un d'eux essaya de la corrompre avec l'aide du sacristain. Celui-ci, convaincu de l'inutilité de pareille tentative, conseilla de l'enlever en chemin. Mais un ange avertit la jeune solitaire et lui ordonna de se réfugier à Meldert, village proche. Une tradition locale toujours connue au milieu du XIXe siècle ajoute que dans sa fuite elle se réfugia au milieu d'un troupeau de moutons et planta à cet endroit un bâton d'aubépine qui grandit et se couvrit immédiatement de fleurs. C'était, disait-on, l'arbre que l'on désignait et appelait «Epine de Sainte-Ermelinde». Des détails nombreux suivent et mettent en cause saint Bavon, lequel se serait appelé Allowin, aurait mené une vie dissolue avant sa conversion; il fut créateur d'abbayes, est vénéré à Gand et possède la dédicace de plusieurs églises en Brabant. Certains de ses biographes ont

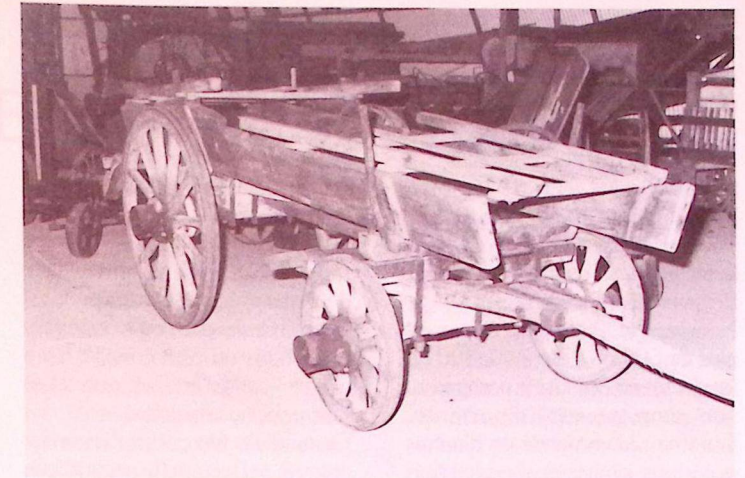
Le moulin qui abrite une partie des collections du musée de Beauvechain (photo : R. Caussin).

Une des salles du Musée de la Vie agricole (photo : R. Caussin).

tenté de le rapprocher d'Ermelinde qu'il aurait pu connaître, se basant en cela sur divers points qui leur sont communs, notamment l'époque de leur existence présumée, le lieu de naissance du saint (situé alors à Beauvechain ou environs), leur croyance, etc. Au travers de la légende, et quoi qu'il en fût, les considérations qui précèdent prouvent tout au moins une certaine importance attribuée à ces lieux. Et l'étymologie vient ici en confirmation. D'après Tarlier et Wauters (1872), l'orthographe véritable serait Bauvechain et proviendrait de «bavo», «bavon», et «heim» habitation. Bavon est un nom patronymique ou une qualification familière dont l'une des significations est enfant, poupon; appellation qui aurait été celle d'Allowin en sa jeunesse. La contrée appartient successivement aux évêques de Liège et à l'abbaye de Gembloux; des familles nobles diverses y ont exercé certaine souveraineté mais aucune d'entre elles n'a laissé de trace réellement saillante dans les annales brabançonnaises. Au cours des temps, la commune subit les avatars des guerres et



Le Musée de la Vie agricole recèle plein de trésors (photo : R. Caussin).



servit surtout, de par sa vocation agricole, d'endroit de fourrage pour les armées belligérantes. De belles et grandes fermes qui s'y remarquent encore datent, parfois, du XVIe siècle; situées en des endroits bien dégagés elles donnent au paysage des aspects romantiques peu communs. On les dénomme du nom de leur propriétaire, mais leur appellation véritable au travers des siècles est la Grande Greyette (de grex, gregis = troupeau), pour la plus vaste et la plus ancienne, et Petite Greyette, celle-ci restaurée vers

1930. Vers le centre des lieux, place du Brou transformée en un beau parc, se trouve le monument commémoratif des deux guerres. De cet endroit, vers le hameau La Bruyère, belle promenade (pour le pédestrian...); on y voit l'église Saint-Joseph, bâtiment à trois nefs de style Renaissance, construite vers 1872.

Au long de ce parcours s'amorcent divers chemins offrant de belles perspectives de promenades. Pays plat n'offrant que la perspective de ses vastes horizons clairs, le promeneur s'y sentira étreint par un grand sentiment d'espace, de liberté à la vue de ces parcelles cultivées, d'un beau verger, d'une bocage au détour d'un chemin; bain de nature pourrait-on dire.

Revenant à un endroit déjà cité (le parking), on y remarquera les installations de l'Aéronautique militaire, délimitées par un vaste treillis protecteur. C'est en 1936 que fut installée une base d'aviation à cet emplacement, celle-ci comportant, entre autres, un service météorologique de certaine importance. Le 10 mai 1940, dès l'aube, quelques appareils furent

détruits au sol par la Luftwaffe. Pendant l'occupation, les Allemands développèrent considérablement ce champ d'aviation et ses installations. Celui-ci fut pris par les troupes canadiennes en 1944, puis utilisé par les Américains. En 1946, cette base abrita un Wing de la R.A.F. Toujours en service, elle s'étend sur le territoire de quatre communes, Beauvechain, Tourinnes-la-Grosse, Nodebais et Piétrebais et couvre plus de 600 ha. Sur les 1 300 ha (environ) que compte la commune, son emprise est importante. Comme recommandé en d'autres occasions similaires, l'exploration (si l'on peut dire...) de cet environnement devra se faire en « étoile » de par les directions diverses prises par sa superficie. Par l'intérêt du parcours qu'elle offre, elle ne sera pas monotone (comme repris ci-dessus, voir planchette au 25 000e de l'I.G.N.).

Les bois ont disparu. Encore relativement nombreux à la fin du XIXe siècle, ils ont fait l'objet d'un trafic intense (surtout pour favoriser l'agriculture) et on n'en remarque plus guère que dans les communes limitrophes. N'empêche que parcourir ces lieux est hautement distrayant notamment par la variété des cultures qui s'y pratique. Il y a là un remarquable exemple d'exploitation des terres fertiles, parcelles

souvent délimitées par de beaux bosquets, d'autres fois par d'abondantes haies. Ceux qui s'intéressent à la botanique connaissent l'intérêt que présente ces endroits à des points de vue divers, notamment, par la découverte de stations de plantes rares pour notre flore. L'ornithologiste également, et selon les circonstances, pourra y faire d'intéressantes découvertes. C'est à ces endroits que l'on a observé le casse-noix, un petit corvidé, il y a une vingtaine d'années, oiseau très rare pour nos contrées.

Comme le lecteur pourra s'en rendre compte, le Beauvechain touristique offre une belle gamme de points à découvrir pour celui qui voudra s'y intéresser.

A la lisière du village (rue de Wavre, 10), le musée de la Vie agricole est un des « must » de la région. Machines et outils montrent l'évolution des techniques agricoles depuis quelques décennies. Il est ouvert du 1er juin au 30 novembre, du lundi au vendredi, de 9 à 15h; le week-end sur demande.

Dans le village même, l'église Saint-Sulpice, construite en 1854, est vaste et remarquable et l'on pourrait s'étonner à la rencontrer là en un endroit si campagnard. Bâtie en briques, en forme de croix, elle est de style gothique primaire. L'intérieur, divisé en trois nefs, contient

un ameublement presque entièrement moderne. Les orgues sont remarquables et les fenêtres sont garnies de vitraux. La chaire de vérité, copie de celle de Saint-Médard de Jodoigne, est l'oeuvre des frères Goyens de Louvain (XIXe siècle). Cette église de Beauvechain contient aussi une cuve baptismale du XIe siècle, qui était enfouie et retrouvée en 1875; pièce très rare. A signaler également, six chandeliers en cuivre de la fin du XVIe siècle.

Le Brabant offre ainsi encore des particularités que l'on peut qualifier d'uniques, tant topographiques qu'archéologiques, trop peu connues. Pour être complet, il faudrait relever à l'actif de cette intéressante localité de grands projets et des réalisations en divers domaines, déjà effectués, mais ceci est du domaine d'un autre genre de presse. Beauvechain, l'une des fleurs de la guirlande du tourisme en roman país...

Pour faciliter la découverte de cette belle commune, nous vous conseillons le dépliant "Promenades à Beauvechain". Illustré de photos noir et blanc, il décrit quatre promenades qui sillonnent l'entièreté de la commune : la "Promenade Saint-Corneille", la "Promenade Saint-Martin", la "Promenade Saint-Bavon" et la "Promenade Saint-Ermelinde". Il est en vente au prix de 30 F (50 F avec les frais d'envoi à verser au CCP - 000-0385776-07) au siège de la Fédération Touristique du Brabant, rue Marché-aux-Herbes à 1000 Bruxelles ou dans les Syndicats d'Initiative de la région.

Les fonts baptismaux romans
(photo : A. Kouprianoff).



SABLON, DOUCEUR DE VIVRE....

par Isabelle de BUOCHS

En cette période de course perpétuelle que représente l'automne, le Sablon est un des rares endroits de Bruxelles où le passant se donne le droit de flâner. Tout le contexte historique de cette place le pousse à cette flânerie. Les vitrines alléchantes des magasins et des galeries, la recherche du bel objet d'art chez les antiquaires, les livres enrichissants, les douceurs du pâtissier, les terrasses qui vous tendent les bras, les restaurants des gourmets, le marché des antiquaires et son pittoresque, l'église et ses trésors gothiques, tout cela contribue à créer ce havre de paix et de tranquillité, où l'on peut à loisir partager ses sentiments avec le voisin, d'autres passants.

En 1988, durant le premier week-end d'octobre qui est traditionnellement la date de notre Grand Marché Automnal, l'Association Royale du Brabant des Maîtres Pâtissiers de Bruxelles a fêté le centenaire de sa fondation.

Ce fut l'occasion de présenter une exposition de moules à chocolats et de planches à spéculoos sous le thème « Sablon, Douceur de Vivre ». On y réalisa également des douceurs en chocolat qui furent distribuées au bon peuple de Bruxelles.

Le présent article a pour but de retracer l'histoire et l'intérêt de ces objets, dont certains sont aujourd'hui tellement recherchés par les collectionneurs.



Le cacao provient des semences du « Theobroma Cacao » ou Cacaotier. Ces semences ou fèves dûment fermentées, lavées, séchées et torréfiées donnent une poudre aromatique. Le cacaotier est un arbre qui porte de jolies fleurs rouges et qui fut découvert au Mexique. La poudre de cacao est brune et parfumée, mais pas du tout sucrée.

Au Mexique, chez les Aztèques, ces fèves ou « cabosses » servaient de monnaie d'échange, et le cacao non additionné de sucre est fort utilisé comme condiment et épice dans toute la cuisine latino-américaine.

Si c'est dès le seizième siècle que le cacao fit son apparition dans nos contrées, il ne servit cependant qu'à la préparation de boissons jusqu'au dix-neuvième siècle. Ce n'est que sous Louis-Philippe que quelques chocolatiers cherchèrent à le solidifier pour en faire des plaques, des pastilles, ou mieux encore des sujets.

Mais, pour faire du chocolat solide, il faut un chocolat spécial, sans sucre, appelé « chocolat de couverture ». Ce chocolat, qui se vendait en pain ou en feuille, était tellement fin que la moindre chaleur suffisait pour le fondre; de là la difficulté de l'employer. Il servit longtemps en confiserie pour envelopper le fondant.

(Document fourni par l'auteur.)

Moules à chocolat provenant de la collection de M. Vander Sleyen. (photo : A. Kouprianoff).

Pour situer une évolution, c'est lors de la première Exposition Universelle de Paris, en 1855, que plusieurs chocolatiers parisiens présentèrent des statuettes en chocolat.

Pour réaliser des «figurines en chocolat», il faut non seulement un chocolat de couverture à broyage très fin qui donnera une pâte très fluide, mais il faut également un moule à chocolat.

Le moule à chocolat doit être fabriqué dans un métal permettant un refroidissement rapide de la pâte, une surface bien lisse donnant un beau glaçage, et doit être inaltérable et pas trop coûteux.

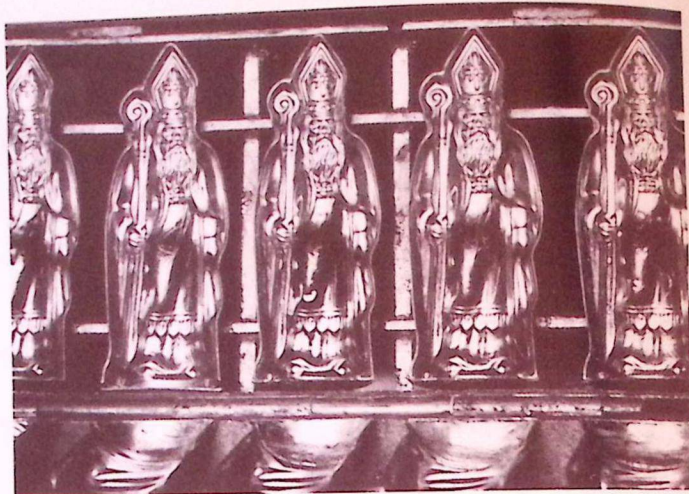
Les moules à chocolat qui ont été proposés aux chocolatiers à partir du milieu du dix-neuvième siècle peuvent se répartir en trois catégories principales :

- le «moule double», moule qui se prépare en deux parties concaves représentant la face avant et la face arrière du sujet, qui peut être un personnage, un objet, un animal. Si le sujet est très complexe, il peut être constitué de plusieurs moules; l'assemblage se fait avec des pinces, ou avec des charnières et fermoir.

- le «moule-cadre» qui est constitué de ces mêmes parties concaves reproduites plusieurs fois et rivetées ensemble à l'intérieur de deux cadres.

- le «moules pour tablettes» qui permet de fabriquer, avec indication de la marque ou du motif décoratif, des tablettes de chocolat plein ou fourré.

Les fabricants de moules à chocolat s'appelèrent des «moulistes», dénomination que l'on retrouve sur de nombreux catalogues et



aux expositions auxquelles ils participent :

Marie Létang et Fils - Mouliste à Paris;

E. Dunan - Mouliste à Bruxelles, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères;

Sommet - Mouliste à Paris et combien d'autres dont la marque ou le poinçon se retrouvent sur les moules de cette époque.

Si le moule à chocolat est devenu depuis quelques années un objet de collection, c'est parce que, peut-être grâce à une certaine concurrence industrielle, de véritables oeuvres d'art et de bon goût ont été réalisées.

La variété des sujets et des styles, le soin apporté à l'exécution étonne bien souvent et émerveille toujours.

Quant aux planches à spéculoos, elles servent à la confection de ce genre de biscuits appelés «spéculoos» en Belgique, «spekulatius» en Allemagne, qui a connu un grand essor au cours de l'histoire.

Les planches à spéculoos sont des moules en bois creusés au couteau à sculpter, dans lesquels la pâte est comprimée. Elles étaient et sont encore sculptées avec art

dans du bois de poirier ou de noyer, et plus tard aussi dans du bois de tilleul.

L'on retrouve des graveurs de moules déjà au treizième siècle, mais ce métier s'est encore continué, surtout en Allemagne jusqu'à nos jours, bien que la fabrication des spéculoos soit devenue aujourd'hui surtout mécanique et industrielle.

Autrefois, les moules représentaient surtout des motifs religieux, mais à l'époque baroque, toutes les corporations avaient des moules en bois qui présentaient des motifs populaires tels que cavaliers, fileuse au rouet, dame à la mode, cerf bondissant, enfant au maillot, coeurs, etc. Certaines familles patriciennes y faisaient graver leurs armoiries. C'étaient de vrais petits chefs-d'oeuvre, dont une partie a survécu.

Bibliographie :

- Nouvelle encyclopédie culinaire - A. Rety, Editeur
- Le Pâtissier royal belge - E. Le Grave
- Noël en Allemagne - J. Ruland
- Le Moule à Chocolat - H. Dorchy - Les éditions de l'amateur
- Femmes d'Aujourd'hui.

150 ans au service des routes, chemins et cours d'eau du Brabant

par Jean DUFOUR,
Ingénieur principal à la Province de Brabant

Le 10 avril 1841, un de nos anciens gouverneurs de province, Monsieur Charles Liedts, alors ministre de l'Intérieur, signa la «Loi sur les chemins vicinaux».

Cette loi institue la fonction de commissaire voyer, fonction qui sera le noyau autour duquel se sont structurés les services techniques provinciaux tels qu'on les connaît aujourd'hui dans toute la Belgique. C'est donc à juste titre, que l'on considère que ces services ont, cette année, 150 ans d'existence.

La Loi de 1841

Au début du XVIII^e siècle, notre province est parcourue par quelques grands axes, certains desservent Bruxelles et les communes limitrophes, d'autres assurent les relations entre Bruxelles et Genappe, La Hulpe et Malines. Les bâtisseurs de ces grandes voies poursuivaient des buts tant économiques que politiques et stratégiques.

Le développement des échanges commerciaux et du transport des produits manufacturés entraînent les dirigeants de l'époque à étendre le réseau routier.

Ce sont essentiellement les Etats provinciaux, les communautés locales ou les particuliers qui ont construit et entretenu les voies de communication par terre. Bien souvent, des barrières de péage étaient installées. Ces barrières étaient des endroits où tout véhi-

Monsieur Liedts, ministre de l'Intérieur, d'après Portaels. (Patrimoine de la Province de Brabant).

cule attelé devait s'arrêter et acquitter les droits au fermier de la barrière. C'est ainsi que sur la chaussée d'Alsemberg construite en 1726, il y avait un péage provincial vers Calevoet, et en 1740, vers Alsemberg. En 1830, il y avait à la Barrière de Saint-Gilles un péage mixte au bénéfice de l'Etat et de la Province.

Les droits de barrière sur les routes de l'Etat furent supprimés par une loi de 1866. Mais certains péages ont subsisté jusqu'au XX^e siècle.



L'état de nos voiries au moment de l'indépendance était particulièrement préoccupant, caractérisées par des tracés sinueux et l'absence de revêtements durs, ces voies étaient particulièrement sensibles aux intempéries. Les responsables et les gestionnaires y consacraient plus ou moins d'attention et les règles de gestion étaient particulièrement nombreuses et disparates.

Monsieur Heptia, qui était rapporteur de la loi disait en 1839 : «Les dispositions qui la (gestion) régissent aujourd'hui se trouvent disséminées dans un grand nombre de lois, d'arrêtés, de décrets et de règlements, dont il est presque impossible de former un corps de doctrine, et dont il est souvent difficile de déterminer la force obligatoire. Nos provinces ont des législations différentes, basées sur des principes différents; presque partout, et presque dans tous les cas, les lois actuelles manquent d'une véritable sanction, à tel point que les chemins vicinaux ne sont conservés et bien entretenus que

dans les localités où les autorités communales et les habitants se chargent spontanément de ces soins; là où il y a mauvaise volonté, les lois actuelles sont impuissantes.»

La loi de 1841 sur la voirie vicinale créa les ressources nécessaires et imposa des règles de gestion dont certaines sont toujours

d'application.

Les grandes lignes de la loi sont :
- reconnaissance et délimitation des chemins vicinaux impliquant l'établissement d'un «Atlas des chemins vicinaux» et créant des droits de propriété sur l'assiette des chemins et les rendant imprescriptibles tant qu'il servent au public.

- l'entretien et l'amélioration des chemins vicinaux et la création des ressources nécessaires à cet entretien.

- les procédures relatives aux modifications de ces chemins.
- la police des chemins vicinaux, la création de la fonction de commissaire voyer et l'obligation pour les Conseils provinciaux d'établir un règlement sur la voirie.

Le premier règlement provincial du Brabant a été voté au conseil provincial le 25 juillet 1843 et le 12 juillet 1844.

L'article 18 de ce règlement dit : «Il pourra y avoir neuf commissaires voyers dans la province. Leur district de surveillance est fixé par la Députation permanente.

Ils sont nommés, suspendus et révoqués par le Conseil provincial, sauf délégation de ce droit à la Députation permanente.

La rétribution annuelle des commissaires voyers est fixée à mille francs. Il pourra leur être accordé, en outre une indemnité supplémentaire dont le maximum est fixé à huit cents francs; cette indemnité ne sera accordée qu'aux commissaires voyers qui auront fait preuve de zèle et d'intelligence dans l'exercice de leurs fonctions. L'indemnité dont il s'agit, ainsi que la rétribution annuelle des commissaires voyers, seront prélevées sur les fonds communaux affectés aux chemins, et réparties sur les communes placées sous leurs attributions, en prenant pour base, l'étendue territoriale de chacune d'elles. (...)

Les commissaires voyers doivent résider dans leur district. La Députation permanente peut

opérer une retenue sur la rétribution des commissaires voyers dont elle a à se plaindre. Les nominations sont faites pour quatre ans. Les commissaires voyers actuellement en fonction, sont provisoirement maintenus. Les communes ou parties de communes comprises dans un rayon de trois mille mètres, ayant pour centre le sommet de l'hôtel de ville de Bruxelles, sont distraites de la surveillance des commissaires voyers, pour être placées dans les attributions d'un commissaire voyer spécial, portant le titre

d'inspecteur voyer dans les faubourgs de Bruxelles.»

Le «Règlement spécial relatif à l'inspecteur voyer des faubourgs de Bruxelles» approuvé par arrêté royal du 17 août 1844 précise :

«Art 1er L'inspecteur voyer, dans les faubourgs de Bruxelles, remplira, en tant que de besoin, dans les limites de son ressort, toutes les obligations imposées aux autres commissaires voyers.

Il sera, en outre, chargé :

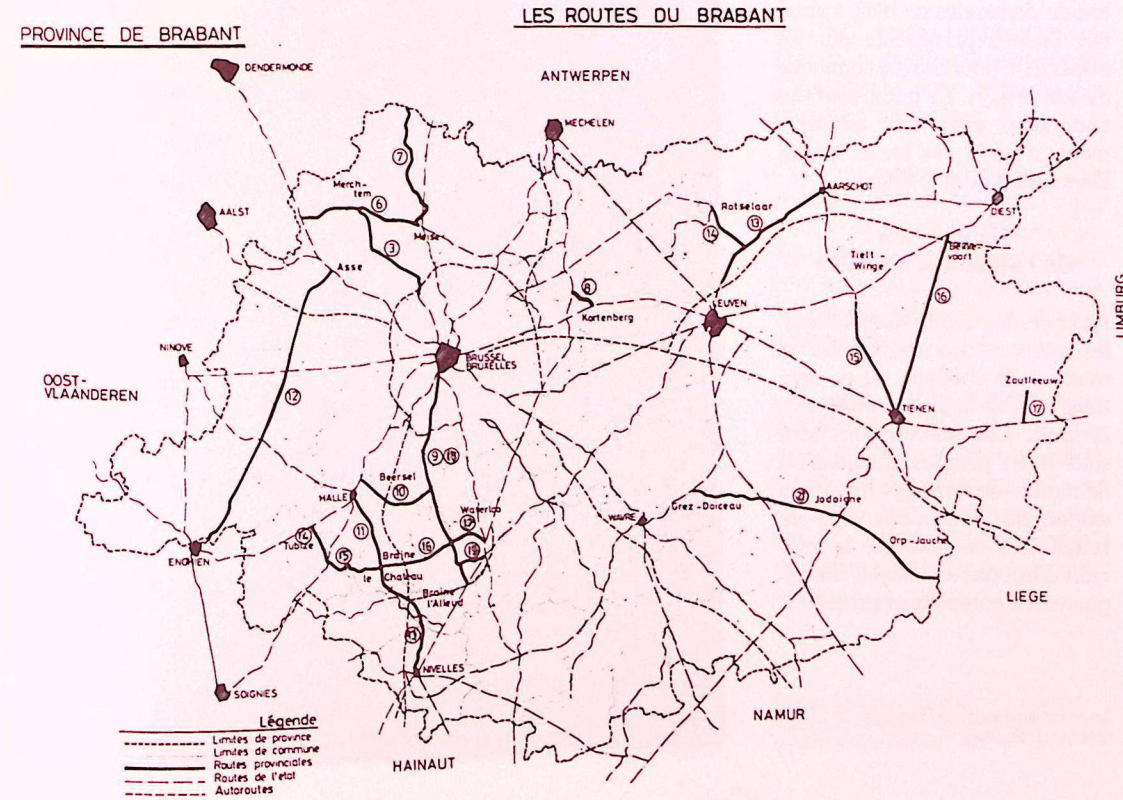
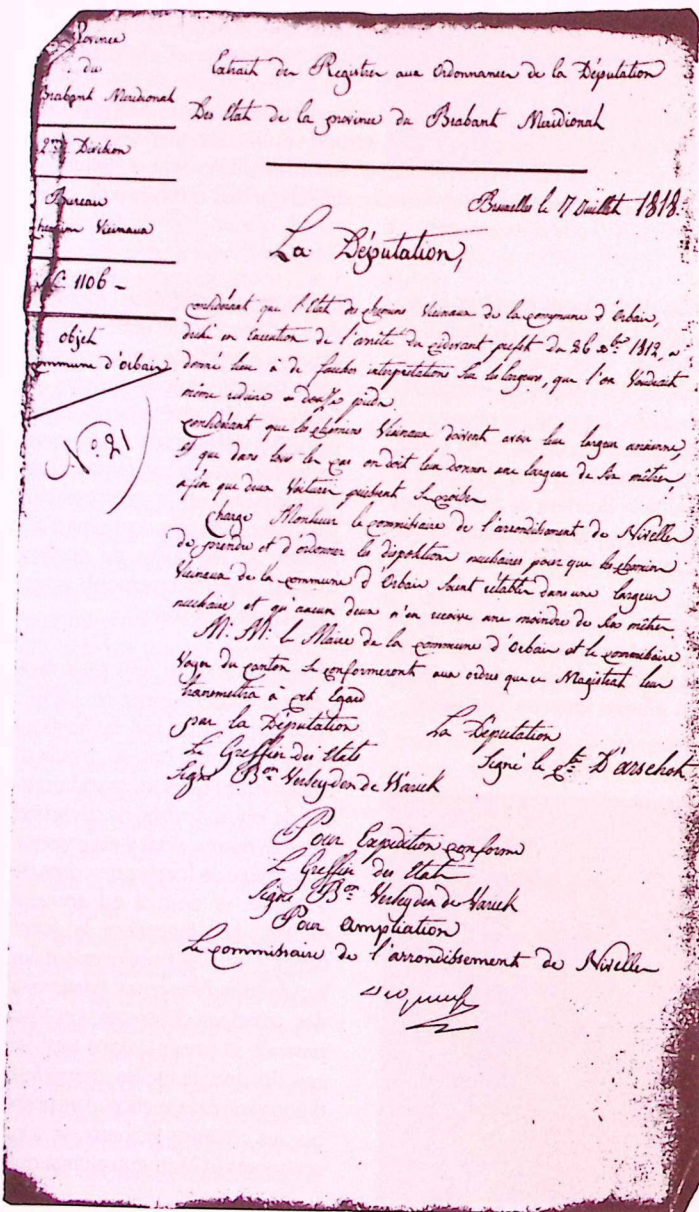
1° de transmettre, dans un délai de huit jours au plus tard, à l'autorité

locale qui lui en fera la demande par écrit, son avis motivé sur les requêtes et projets de bâtisses; 2° d'indiquer, sur place, l'alignement et le niveau de ces bâtisses; 3° de vérifier, avant l'entier achèvement des constructions, si les plans approuvés par l'autorité locale ont été fidèlement exécutés; 4° de tenir la main à la stricte observation des règlements arrêtés par l'autorité locale pour la police de la voirie et des constructions; (...)

Art 3. Le traitement attaché à ces fonctions est fixé à fr. 3.750, dont un tiers à payer par la province et les deux autres tiers par les communes d'Anderlecht, Etterbeek, Forest, Ganshoren, Jette, Ixelles, Koekelberg, Laeken, Molenbeek-Saint-Jean, Saint-Gilles, Saint-Josse-ten-Noode, et Schaerbeek. Ces deux tiers seront répartis de la manière suivante :

Dénomination de la route provinciale :

- 6 - Vilvoorde/Aalst
- 7 - Woluvertem/Temse
- 3 - Bruxelles/Merchtem
- 12 - Asse/Edingen
- 8 - Embranchement de Kortenberg
- 14 - Haacht/Rotselaar
- 13 - Leuven/Aarschot
- 15 - Tienen/St-Joris-Winge
- 16 - Tienen/Diest
- 17 - Dormaal/Zoutleeuw
- 10 - Halle/Alsemberg
- 13 et 11 - Halle/Nivelles
- 14 - Hondzocht/Tubize
- 15 - Tubize/Braine-le-Château
- 18 - Braine-le-Château/Mont-Saint-Pont
- 17 - Mont-Saint-Pont/Joli-Bois
- 18 et 9 - Bruxelles/Lillois
- 19 - Braine-l'Alleud/Mont-Saint-Jean
- 21 - Grez-Doiceau/Hannut





Le pilori de Braine-le-Château situé en bordure de la route provinciale (milieu XIXe siècle). (Gravure de E. Puttaert, dans la Belgique illustrée, d'Eugène Van Bemel)

Les atlas établis en application de la loi de 1841 restent toujours une source de renseignements unique mais depuis 150 ans de nombreuses modifications n'y ont pas été consignées.

La technique cartographique a beaucoup évolué au cours de ces dernières années : elle met à notre disposition des outils particulièrement précis et performants. Le moment est venu de rafraîchir les documents établis en application des dispositions légales de 1841.

L'un, au marc le franc de l'étendue du territoire de ces communes, compris dans le rayon de surveillance de l'inspecteur voyer. L'autre, au marc le franc du nombre de demandes de bâtir instruites, l'année précédente par cet inspecteur, pour chaque commune de son ressort. La quote-part des communes sera fixée annuellement, d'après ces bases, par la Députation permanente. (...)

Rénovation de l'atlas des chemins

Au cours de ces dernières années, les interventions du Service en matière de chemins ou de sentiers, ont été de plus en plus nombreuses. Ces interventions font suite à des plaintes, requêtes ou demandes de renseignements qui exigent du commissaire voyer de fastidieuses recherches, la difficulté étant de recueillir les renseignements complets et précis.

La route provinciale à Beausart (photo : J. Dufour).



La provinciale dans le centre de Braine-le-Château (photo : J. Dufour).



Cette rénovation devrait faire appel aux techniques modernes telles qu'elles sont appliquées dans les banques de données urbaines ou routières.

Le réseau routier provincial

La situation centrale de notre province, la densité de sa population sont autant de facteurs qui ont favorisé le développement de son réseau de communications.

Outre le réseau de routes nationales, géré maintenant par les Régions, le réseau des 210 kilomètres de routes provinciales joue un rôle important dans le développement économique, culturel et social de la province de Brabant. Certains axes de communication tels l'axe Tubize - Waterloo, Asse - Enghien, Bruxelles - Lillois, enregistrent tous les jours des flux de déplacement particulièrement importants.

Ce réseau exige de la part de l'autorité provinciale d'importants budgets tant pour les travaux

d'entretien que pour les travaux d'amélioration. Signalons cependant que la longueur du réseau intervient pour une part non négligeable dans la dotation du Fonds des Provinces et que dans l'arrondissement de Nivelles les travaux d'amélioration bénéficient du subside de la Région wallonne.

Depuis l'instauration par les Services des travaux subsidiés de la Région wallonne, de la technique du Plan triennal d'investissements, les routes provinciales du Brabant wallon ont fait l'objet de travaux importants, citons :

- route Braine-le-Château/Mont-Saint-Pont à Braine-le-Château.
- route Braine-le-Château/Mont-Saint-Pont à Braine-l'Alleud.
- route Bruxelles/Lillois à Braine-l'Alleud.
- route Grez-Doiceau/Hannut à Grez-Doiceau.

En 1991, seront entamés les travaux de rénovation de la chaussée d'Hondzocht dans la partie agglomérée de Tubize.

En ce qui concerne Bruxelles, la chaussée d'Alseberg fait l'objet d'un plan directeur d'aménagement dont la première phase concerne le tronçon situé entre la Barrière de Saint-Gilles et la place Albert à Forest.

Ces quelques constatations quant aux travaux réalisés par la province de Brabant et aux projets qu'elle compte réaliser dans l'avenir permettent de mesurer l'ampleur de l'effort qu'elle a accompli en matière de gestion de sa grande voirie.



La route provinciale traverse le superbe bois de Beaumont à Grez-Doiceau (photo : J. Dufour).

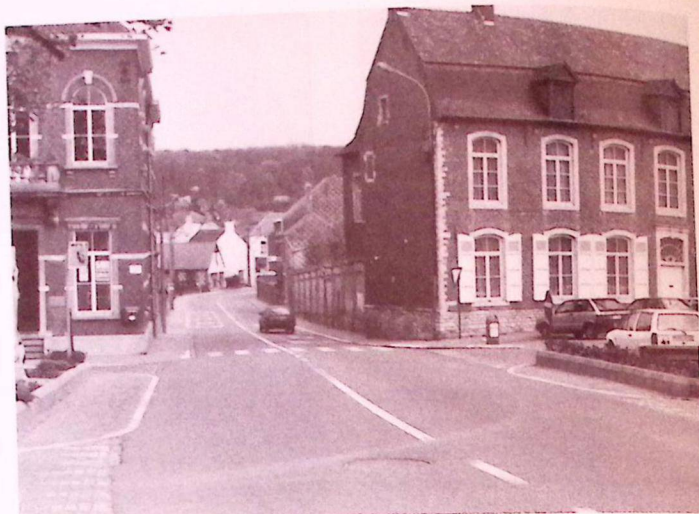
La route provinciale traverse le centre de Grez-Doiceau (photo : J. Dufour).

Evolution du service technique voyer

En 1967, la dénomination du Service devient Service technique provincial de la Voirie et des Cours d'eau non navigables.

Depuis 1841, les compétences des Services techniques ont beaucoup évolué et de nombreuses attributions lui ont été conférées par la législation :

- les lois successives applicables aux cours d'eau non navigables
- les lois sur l'urbanisme
- le Code de la route
- la loi sur la Conservation de la



nature
- etc...

De plus, le service est chargé de la conception et de l'exécution des infrastructures des écoles et domaines provinciaux tels que voiries intérieures, zones de stationnement, plaines de sports, plaines de jeux, étangs et techniques spéciales.

Pendant ces quinze dernières décennies, le Service voyer a contribué, à sa manière et, dans les matières qui lui sont attribuées à l'essor de la province de Brabant et des communes qui la compose.

Le savoir-faire de ses agents, leur présence continue sur le terrain et la maîtrise de leur technique ont fait d'eux des véritables partenaires, écoutés, disponibles voire même indispensables.



A Beauvechain, la route provinciale Grez-Doiceau/Hannut (photo : J. Dufour).

Une étonnante histoire de couverts : ustensiles et objets précieux

par Dominique DETREVES

Il ne pouvait se trouver écrivain plus prestigieux : la Grand-Place de Bruxelles, et plus particulièrement une de ses belles galeries d'art, la K.B., pour proposer à l'admiration du public une extraordinaire collection de couverts anciens, du gothique à l'Art nouveau... Quinze années de recherches, d'enthousiasme, de ténacité, de chance aussi ont permis à un collectionneur privé, Jacques Hollander, de se constituer une riche panoplie de plus de deux mille pièces, de pays et d'époques différents.

Dresser la plus jolie table qui soit, en prévision d'agapes familiales ou amicales, célébrant fêtes, anniversaire ou encore simples retrouvailles, est un réel plaisir, autant qu'une responsabilité d'accueil lors de banquets d'affaires... en conclusion desquels, quelquefois, doivent se résoudre d'épineux problèmes !

De la collection de Jacques Hollander : ce couteau date de la première moitié du 16^e siècle. Le manche, en ivoire, est un petit chef-d'oeuvre de l'art hollandais de la Renaissance. Assis dans une coquille, le dieu Pan joue de la flûte. Il repose sur une colonne torsadée autour de laquelle s'enlace une vigne. Le dos du manche porte un masque représenté sous la coquille. (collection J. Hollander)



Car, pour s'associer à la convivialité, la table demande toujours à être parée de ses plus beaux atours : nappage, vaisselle, couverts, fleurs et accessoires divers, indispensables au raffinement.

Ce plaisir des yeux n'est-il pas, en quelque sorte, la « première étape du bon goût » ?

Imaginerait-on à présent, l'espace même d'une seconde, cette table dressée sans l'ombre d'un couvert... sans l'un de ces ustensiles dont nous ne pouvons nous passer ? Leur existence n'est cependant pas si lointaine et, de par le monde, il est même encore une quantité de gens qui se servent tout simplement de leurs doigts ou de baguettes, comme on sait... En fait, l'usage des couverts est typiquement européen et occidental et leur emploi régulier tout de même... assez récent !

Lorsqu'on parle «couverts», jamais les trois pièces, qui nous sont maintenant si familières, ne se dissocient d'une de l'autre : couteau, cuillère, fourchette forment, pour ainsi dire, un trio inséparable !

Heureux sommes-nous, car leur évolution, au cours des siècles s'est opérée tout à fait séparément.



Les manches en porcelaine de ces couverts allemands du 18e siècle sont décorés d'un élégant motif de papillons. Assez curieusement, la porcelaine fait défaut au manche de la cuillère. L'étui est en cuir travaillé. Les motifs de porcelaine sont très souvent assortis à ceux du service de table. (coll. Jacques Hollander)

teaux grossièrement taillés. Les Romains se font servir les aliments «détaillés», qu'il portent à la bouche avec les doigts, et il faut attendre les 14e et 15e siècles pour voir, chez eux, se propager l'usage du couteau de table. Long et effilé, il sert à piquer dans les plats, les aliments dont on se nourrit ainsi plus proprement... à défaut d'élégance !

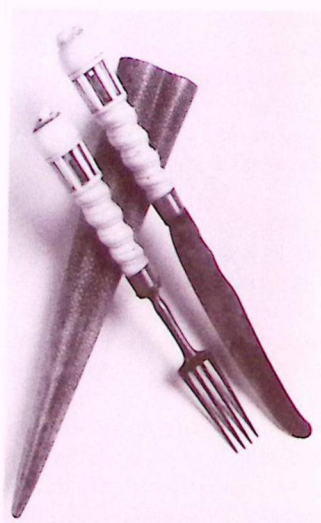
Dès la fin du Moyen Age, la qualité des lames est sévèrement contrôlée par les guildes. Certaines sont frappées du poinçon de l'artisan.

A la Renaissance, tous les arts se déploient dans le plus grand raffinement et les couteaux deviennent un symbole de prestige. Les artisans les fabriquent non seulement dans le laiton, le bronze, l'étain ou le fer mais ils utilisent aussi l'or, l'argent, l'ivoire, la nacre, le cristal de roche, l'écaille de tortue, la corne, le buis, le corail, l'émail.

Certains sont sertis de pierres précieuses ou semi-précieuses, auxquelles était d'ailleurs attribué un pouvoir de protection contre les empoisonnements alimentaires - voulus ou pas - car... croyait-on à l'époque des 16e et 17e siècles, elles pouvaient se fendre ou changer de couleur au contact du poison !

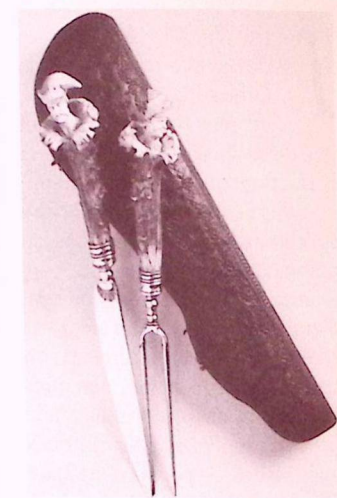
Très souvent donc, les couteaux sont de réels petits chefs-d'oeuvre.

Cet ensemble date de la fin du 17e s. Les figurines qui décorent ce couvert venant d'Allemagne, s'harmonisent joliment avec l'étui de galuchat. Le manche d'ivoire torsadé est muni, à son sommet, d'un capuchon dévissable (salière) couronné d'une figurine qui représente un chien endormi. (collection J. Hollander)



Les décorations peuvent encore varier en fonction des fêtes religieuses. Ainsi le couteau au manche d'ébène est-il choisi au temps de Carême, alors que l'ivoire est tout indiqué... pour fêter Pâques ! Jusqu'à la fin du 17e siècle, le convive apporte son couteau, très souvent gravé à son nom. Il est l'expression même de sa qualité et de sa richesse.

Les plus simples se portent à la ceinture, cependant que les autres s'abritent dans de luxueux étuis d'argent, de bois précieux, de cuirs



Couvert de chasse allemand, datant de 1770, fait d'argent, de dorure de corne de chevreuil. Les bois de ceruvidés étaient fort prisés pour la fabrication des couverts de chasse. Ici le bois est évasé en forme de collerette et laisse apparaître une tête d'homme. L'étui est en cuir très finement travaillé. (coll. J. Hollander)

fins ou recouverts de galuchat (peau de requin).

Une évolution importante se manifeste dans la forme dès le 16e siècle, en ce sens que l'extrémité de la lame s'arrondit... dès l'apparition d'un ustensile - moins dangereux - conçu pour piquer les aliments : la fourchette.

L'origine de celle-ci n'est pas très clairement définie. On sait toutefois qu'elle vient d'Orient et est

Fourchette hollandaise du 18e siècle, faite d'argent et de nacre. Elle porte le millésime «Anno 1786». Serait-ce une date de naissance ou de mariage ? (coll. J. Hollander)

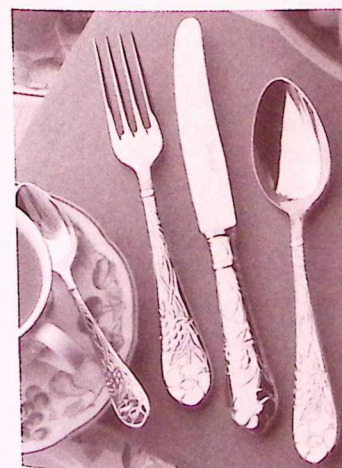


importée en Europe au 14e siècle par des marchands vénitiens. C'est à Catherine de Médicis que la France doit son usage, encore fort confidentiel il est vrai. Munie de deux très longues dents seulement, elle n'était guère commode à l'emploi et servait surtout pour les mets chauds. Elle se métamorphose progressivement et compte, vers le milieu du 17e siècle trois ou quatre dents qui se raccourcissent graduellement, pour acquérir, au cours du 18e siècle, l'aspect que nous lui connaissons aujourd'hui.

Et la cuillère ?

Bien sûr, elle existe. Et elle est même un des plus anciens ustensiles de l'humanité.

Les cuillères sont de bronze ou de cuivre chez les Assyriens. Très tôt, les Romains se servent d'objets creux, en bois ou en ivoire, non seulement réservés à l'alimentation mais encore à l'usage de la beauté, comme l'attestent de

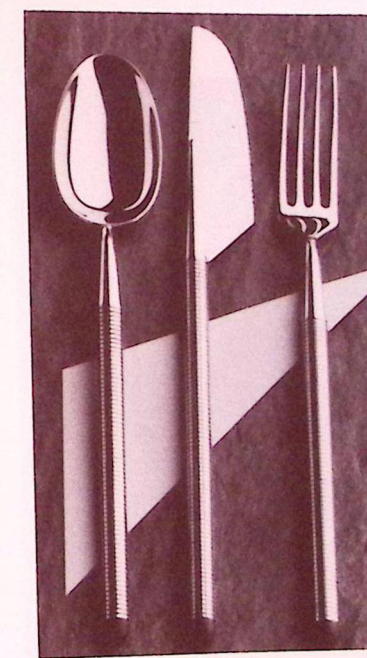


Couverts «Garden» de Villeroy et Bosch, en acier inoxydable 18/10. Ce décor floral, assez ouvragé, traduit les tendances contemporaines. On le retrouve dans les services de table et même dans le textile d'ameublement.

superbes cuillères à fard ou à parfumer.

Le manche de la cuillère médiévale est aussi court que le creux, lequel est rond. Elle se rapproche ainsi de la cuillère en porcelaine chinoise.

Au Moyen Age, le bois est le matériau le plus souvent choisi, tandis que le 16e siècle est celui du fer et de l'argent.



Chez «Eternum», à Gembloux, ce couvert, en inox 18/10, avec manche forgé à chaud, revêt une allure très jeune, grâce à sa forme et à sa décoration. Il est dessiné par Bertil Vallien, 1991.

Cette dernière matière est très recherchée en raison de sa malléabilité et, mise en parallèle avec le fer, pour ses qualités tant esthétiques qu'hygiéniques. La forme, peu à peu, change également : la partie creuse devient plus ovale, moins profonde et le

manche s'allonge.

Au 18e siècle, l'apparition de la faïence, puis de la porcelaine, apporte une nouvelle dimension à l'art de la table, - celle de la beauté de la matière et de la diversité des décors, qui se retrouvent très harmonieusement dans le service complet de la vaisselle, y compris les manches de couverts.

L'exposition, mise en valeur dans de larges vitrines judicieusement éclairées, a permis d'apprécier la finesse insoupçonnable de véritables joyaux.

Ce sont là trois cents des plus beaux chefs-d'oeuvre qui portent témoignage de l'art raffiné de la table, réservé à une classe privilégiée. Et, de la Renaissance à la période baroque, le luxe que revêt chaque couvert s'explique, étant significatif de la personnalité de son propriétaire.

Les thèmes, les plus souvent choisis, qui animent décorations et fines ciselures, sont des personnages de la mythologie, des têtes d'hommes, de face ou de profil, des animaux, des blasons, des motifs floraux.

Mais encore, la découverte, l'arrivée de produits nouveaux, tels que le café, le chocolat, le thé; la manière de préparer les mets et de les déguster, les habitudes de voyages; la chasse, etc... ouvrent des perspectives nouvelles de créations de couverts : couverts droits, pliants; panoplie complète avec étui et, parfois, place réservée pour la serviette; couverts, cadeaux de fête (naissance, mariage), etc.

Chacun, mis en évidence pour la première fois dans ces vitrines et

ayant une histoire à raconter, enjolivée par la grâce de la décoration et au travers de réminiscences historiques, dont les souvenirs reviennent tout naturellement à la mémoire.

Si l'exposition est à présent close, son succès laisse augurer d'un bel avenir, d'autant que les pièces de collection de Jacques Hollander - dont le «métier de bouche» ne peut qu'influencer favorablement l'envergure de découvertes nouvelles - s'insèrent dans un patrimoine culturel, somme toute en-

core peu connu.

Dès octobre déjà, pour tous les curieux... alléchés par l'art du bien-manger et l'art de la table - mariage parfait et indissoluble - une exposition est annoncée au Musée des Beaux-Arts de Charleroi (Hôtel de Ville), consacrée à l'art et à la gastronomie et plus particulièrement axée sur le thème «Table d'artistes de 1800 à nos jours». Elle s'y tiendra du 18 octobre 1991 au 19 janvier 1992.

Au même endroit mais dans les salles du Musée Destrée, sera parallèlement organisée une autre

manifestation relative à «La littérature gourmande».

Après quoi, on le souhaite ardemment, bien des occasions se présenteront de... sortir de l'ombre des coffres, pour se retrouver en nos murs, ces témoins éloquentes de l'évolution de l'art de vivre, - et de l'art tout court.

A la fin du 18^e siècle, couteau, cuillère et fourchette, deviennent objets d'usage courant.

L'industrialisation, au 19^e siècle, rompt leur caractère élitaire. Ils deviennent produits de masse. Une autre évolution en découle : ce ne sont plus les artisans qui déterminent, par le choix du matériau et de la décoration, le caractère exclusif du couvert, mais bien des créateurs de réputation mondiale, des designers... comme ils sont qualifiés aujourd'hui. Ces artistes assurent le renom et le prestige des grandes maisons. Ils dessinent, suggèrent des alliages, aiguissent leurs talents de créativité afin de satisfaire une demande à la mesure de la diversité des goûts, à la mesure de nos temps modernes qui sont aussi ceux du changement!

Et le classique, immuable, se partage les faveurs d'un public multiple, avec la fantaisie qui pousse quelquefois jusqu'à l'éphémère burlesque...

Que seront-ils les couverts de demain ? Sur notre planète, et, pourquoi pas, dans le cosmos ? Tous les rêves sont permis, tant pour les formes que pour les matières...

«Mélmos, couvert très sobre, bordé d'un léger relief qui souligne les pans coupés du manche. Il s'associe particulièrement bien à la tendance octogonale, qui se partage des faveurs de l'art de la table (Keltum - Amsterdam)».



Laethem-Saint-Martin, joyau de la Lys

par Gilbert Menne

Calme et paisible, la Lys se déroule en méandres. Ses rives aux longues rangées d'arbres entourées de petits bois, ceinturées de coquettes fermettes ou de splendides résidences, s'ouvrent sur un paysage éminemment pittoresque, empreint de charme et de beauté. Il s'en dégage une douceur, une plénitude et un romantisme uniques en Belgique. Rien d'étonnant à ce que cette région privilégiée ait nourri et suscité l'expressionnisme flamand.

Laethem et sa voisine Deurle deviennent des «villages d'artistes» et accueillirent ainsi depuis 1905 l'élite des peintres et sculpteurs flamands qui s'y fixèrent en y puisant largement leur inspiration. Albert Servaes, Valerius de Saedeleer, Georges Minne, Karel et Gustave Van de Woestijne fondèrent le premier courant de l'*Ecole de Laethem*, baigné de symbolisme et de mysticisme.

Le deuxième «groupe» de Laethem accorda plus d'importance à la terre et au milieu rural flamand; ce sont Constant Permeke, Gustave et Léon De Smet, Frits Van den Berghe, Maurice Sijs, et beaucoup d'autres.

Laethem : l'église Saint-Martin et son cimetière (photo : Federatie voor Toerisme in Oost-Vlaanderen).



Le château d'Ooidonk à Bachte-Maria-Leerne
(photo : V.V.V. Leiestreek).

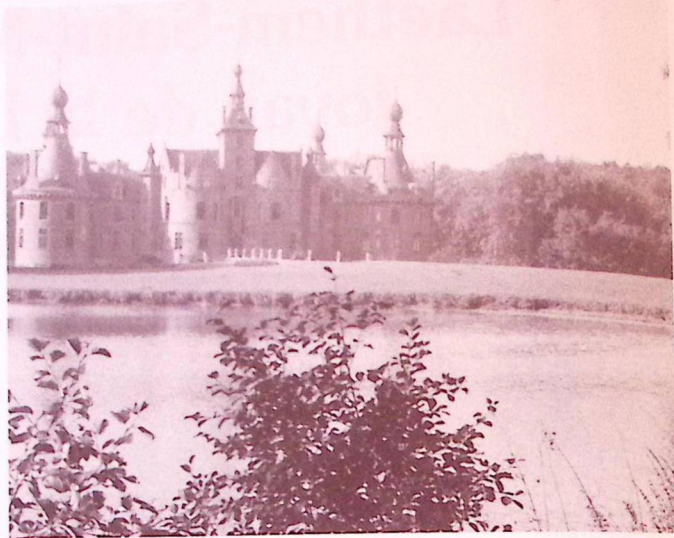
La commune ne compte pas moins de quatre musées. Le très beau Musée Dhondt-Dhaenens présente dans un cadre moderne un aperçu unique de l'art pictural et sculptural de l'École de Laethem. Les Musées Gust De Smet, Léon De Smet et Gevaert-Minne valent aussi une visite.

Une brochure (malheureusement disponible en néerlandais seulement) détaille cinq promenades pédestres de 2 à 8 km vous permettant de découvrir outre les curiosités du village, 46 lieux où vécurent peintres et sculpteurs.

Le centre de Laethem, constitué de pimpantes maisonnettes, d'une ferme du XVII^e siècle et de la cure, est dominé par une belle église d'origine romane contenant un mobilier remarquable et ceinturée d'un ravissant petit cimetière où reposent maints artistes. Le moulin à vent fonctionne encore, et est également le siège d'expositions temporaires.



La Lys à Deurle
(photo : V.V.V. Leiestreek).



A quelques kilomètres seulement, ne manquez pas dans le village de Bachte-Maria-Leerne le *château médiéval de Ooidonk*, ancienne propriété du comte de Hornes.

Érigé dans un méandre de la Lys, rebâti en style Renaissance, c'est un des plus beaux de notre pays. Il abrite un riche ameublement et ses jardins à la française offrent d'agréables promenades (visites guidées à l'Ascension, Pentecôte,

du 11 au 21/7 et Assomption. Tous les dimanches de juillet et août et les deux premiers de septembre, de 14 à 18 heures).

La région de la Lys possède aussi une tradition culinaire établie.

Vous trouverez dans la brochure «*Le pays flamand de vos vacances*», éditée par le Commissariat Général Flamand au Tourisme, parmi 180 forfaits de séjours, une proposition «Gastronomie-culture-golf-promenades» (n°68) qui vous permettra, dans l'établissement le plus renommé de la région, de passer un séjour mémorable. Réservation: Auberge du Pêcheur, Pontstraat 41 à 9830 Sint-Martens-Latem, tél. 091/82.31.44.

Information :

Federatie voor Toerisme in Oost-Vlaanderen, 64 Koningin Maria-Hendrikaplein, 9000 Gent, tél. 091/22.16.37.

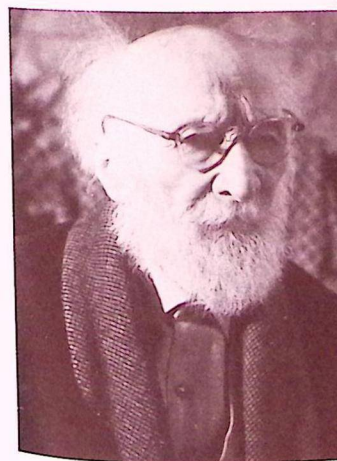
Il y a vingt-cinq ans nous quittait le peintre symboliste Emile Fabry (1865 - 1966)

par René DALEMANS,
Directeur de l'Académie des Arts de Woluwe-Saint-Pierre

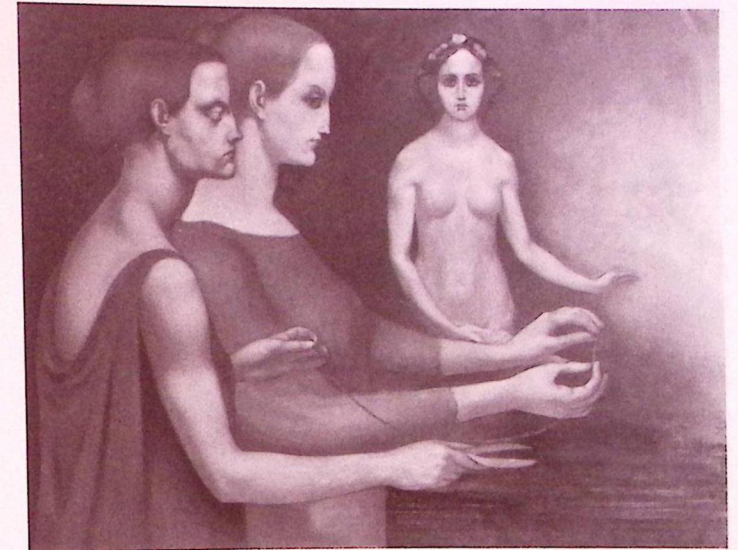
La récente exposition consacrée aux dessins et estampes fin de siècle à la CGER a permis de découvrir un document rare, le projet pour la décoration du grand escalier de l'hôtel Solvay, érigé par le maître de l'Art Nouveau, Victor Horta, à partir de 1894. Ce projet auquel fut finalement préférée l'oeuvre de Théo Van Rysselberghe, «la lecture dans un parc», est dû à l'un des représentants les plus éminents du Symbolisme dans notre pays : Emile Fabry.

«Le suggérer, voilà le rêve»

Cette phrase de Stéphane Mallarmé nous introduit dans



Emile Fabry à 100 ans (photo : Faider).



"Le Fil de la Vie" (les Parques) (M.R.B.A.)
(photo : Studio Dulière).

l'univers fait d'allusions et de faux-semblants, de non-dit et de demi-teintes qu'est le Symbolisme.

«Dernier coup de queue du Romantisme expirant» (E. Raynaud) ou véritable école, voilà plus de cent ans que le débat se poursuit en vue de cerner une esthétique insaisissable par essence.

Littéraire autant que plastique le Symbolisme regroupe des visions aussi dissemblables en apparence que celles de Baudelaire, Mallarmé, Rimbaud, Verlaine, Peladan pour la France, Maeterlinck, Verhaeren, Van Leerberghe pour la Belgique et celle des Delville, Khnopff, Fabry, Ciamberlani, Braecke qui, entre

1880 et 1900, donneront au monde sensible les apparences d'un rêve éveillé où tout sera allusions.

Une vie

Emile Fabry naît à Verviers le 30 décembre 1865 dans une famille bourgeoise. Après des études primaires dans sa ville natale, la vie de pensionnaire au collège de Herve éteindra en lui le goût de la pratique religieuse, sans lui ôter le sens du divin.

En 1885, malgré la traditionnelle

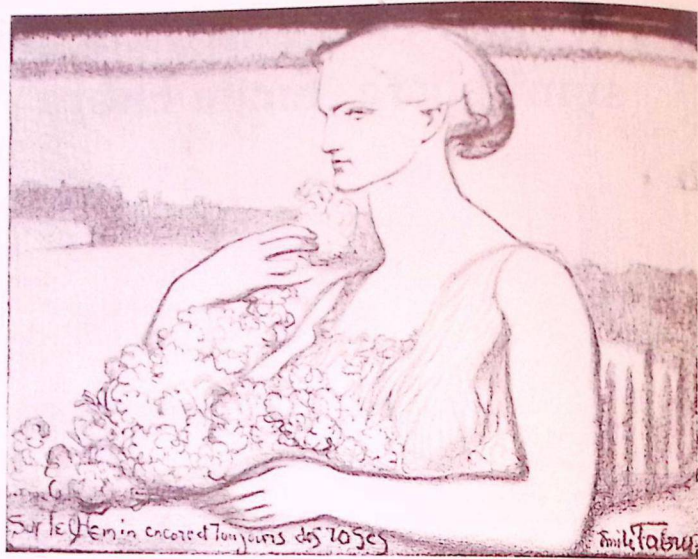
"Sur le chemin encore et toujours des roses" - lithographie
(photo : collection R. D.).

opposition familiale, il entre dans l'atelier de Portaels, élève lui-même de Navez, à l'Académie de Bruxelles. Il lui en demeurera l'amour de Michel-Ange, Ingres, Puvis de Chavannes. C'est également l'époque de la découverte de l'estampe japonaise dont l'influence sera capitale sur l'évolution de l'art fin de siècle.

L'année 1892 le voit participer à la fondation du groupe «Pour l'Art» que suscite Jean Delville «Rose-Croix» convaincu. Fabry participera, en 1893 et 1895, aux Salons organisés à Paris par le Sâr (Mage) Peladan, puis aux «Salons d'Art Idéaliste» que Delville, encore lui, fonde en 1896.

1897 est l'année du mariage de Fabry avec Virginie Duchênes (son témoin est le peintre Ciamberlani) qui lui donnera deux enfants : Barthélemy mort en 1954, et Suzanne, elle-même peintre, décédée en 1985.

A la fin de la décennie 1890, l'artiste entame sa collaboration



avec les architectes Victor Horta et Paul Hankar dont il décorera plusieurs immeubles.

A 36 ans, en 1901, il est nommé professeur de dessin à l'Académie Royale des Beaux-Arts de Bruxelles. Quittant le hameau du Heysel, il se fait construire, par Emile Lambot, sa maison-atelier au n° 6 de ce qui est actuellement la rue du Collège Saint-Michel à Woluwe-

Saint-Pierre. A part l'interruption de l'exode anglais en 1914, le peintre y résidera sa vie durant. Jusqu'à la Première Guerre mondiale, il multiplie les créations monumentales (début de la décoration de l'escalier d'honneur du Théâtre Royal de la Monnaie, pavillon pour l'Exposition de Liège, Palais du Gouverneur Provincial du Brabant...).

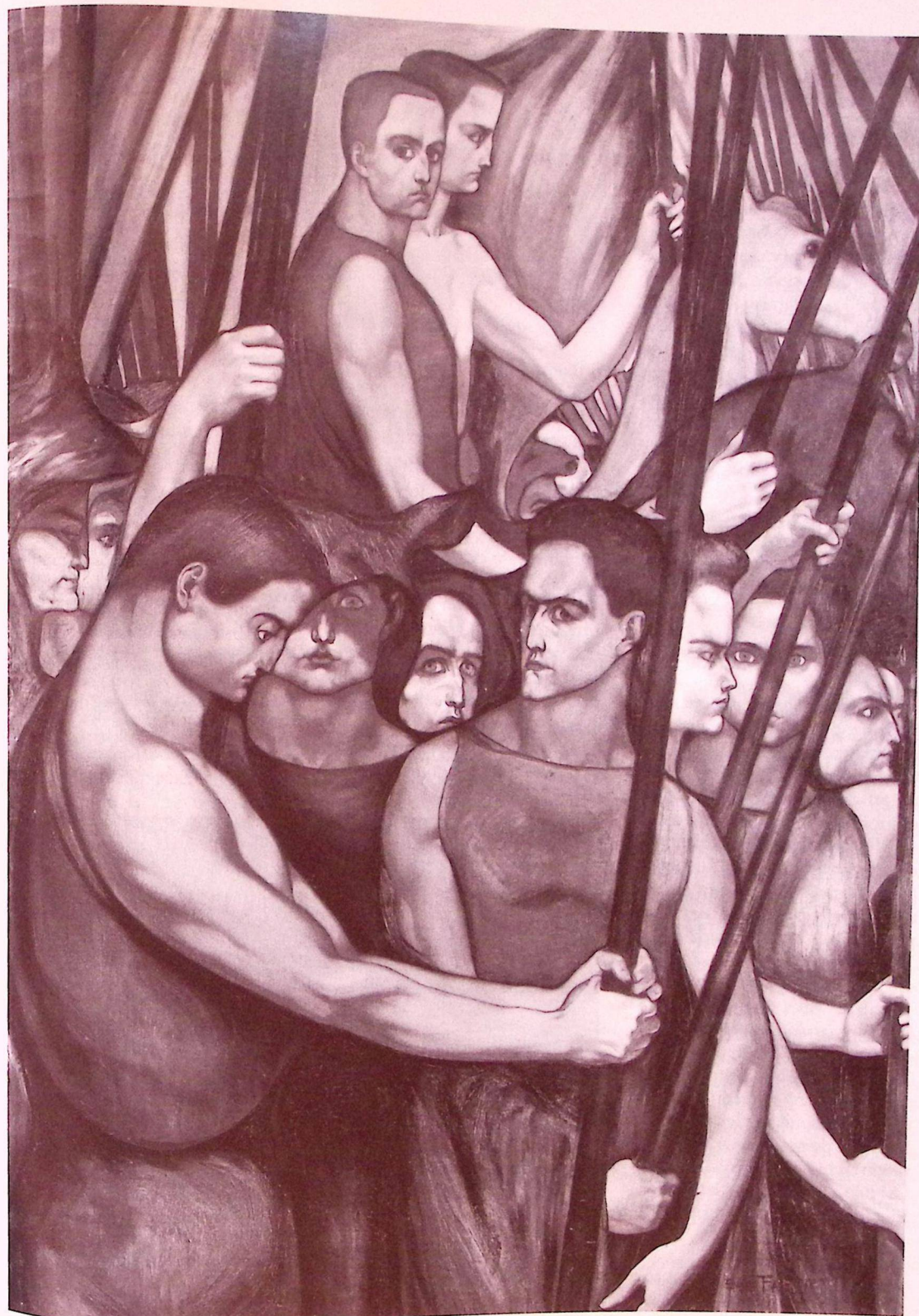
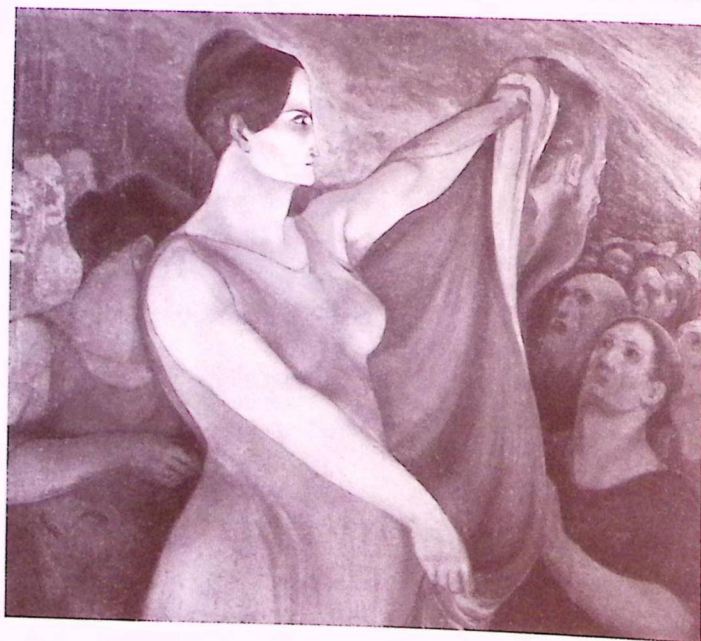
Lorsqu'éclate la guerre 1914-1918 il se réfugie en Angleterre à l'invitation du gouvernement britannique, il séjournera cinq années Outre-Manche.

Ce temps d'exil est extrêmement fécond artistiquement : portraits, oeuvres monumentales comme «La Guerre et la Paix» destinée à l'Université de Cardiff, se succèdent.

En 1919, Fabry reprend ses cours à l'Académie de Bruxelles et participe avec les membres du groupe «l'Art monumental» récemment créé (Delville, Ciamberlani, Dierickx, Montald, Floors) au

"Judith" - huile sur toile
(photo fournie par l'auteur).

En page de droite : "Le Départ" - huile sur toile (Munich ?) (photo fournie par l'auteur).



"La chevelure (vers 1883)
(photo : collection R. D.).

projet de mosaïques pour l'arcade du Cinquantenaire. A cette époque, le style du peintre se raidit et il choisit de se mettre délibérément en marge de l'évolution de la peinture contemporaine.

Membre de la classe des Beaux-Arts de l'Académie Royale de Belgique (1923) il crée en 1928 l'affiche pour l'inauguration du Palais des Beaux-Arts, oeuvre de son ami Horta.

Le temps cependant s'écoule inexorablement pour l'artiste épris d'éternité et, en 1936, il abandonne ses cours à l'Académie, cours repris par Anto Carte.

Devenu centenaire, il s'éteindra - le pinceau toujours à la main - dans sa maison de Woluwe-Saint-Pierre, en 1966.

«Le talent, un animal sacré»

Les liens que Fabry entretient avec la théosophie, adversaire du naturalisme matérialiste l'orientent, en un premier temps, vers un art dont il parlera comme de «l'époque de mon cauchemar» : «profils concaves, figures au nez cassé, aux yeux verts, fantômes angoissés, êtres vaguement humains et nés pour ne pas vivre...» peuplent ses toiles entre 1885 et 1900 («l'Offrande» - 1884, «Judith» - 1886, «Le Fil de la Vie» - 1892, «Les Parques», «La Gorgone», «Automnal» - 1893, «Le Chemin» - 1893, «Salomé» - 1896...). Voilà bien cette peinture du tourment intérieur, du «taedium vitae» proclamé par les poètes. Le début de ses travaux de décoration architecturale (Villa Wolfers, La Hulpe, 1900 - Villa Carpentier, Renaix, 1900 - Maison Braecke,



Bruxelles, 1901...) le mène à une vision plus sereine et plus monumentale. Les grandes commandes pour des édifices publics accentueront encore cette tendance. Sa technique évoluera, il utilisera en effet assez souvent le procédé pointilliste mais sans tomber dans la sécheresse des créations françaises.

Après le retour d'Angleterre, cette monumentalité deviendra fréquemment lourdeur et nous confesserons notre peu d'engouement pour les oeuvres de cette dernière partie de sa carrière.

Il n'en demeure pas moins qu'Emile Fabry a donné à l'art de

notre pays quelques-unes des toiles les plus représentatives de l'esthétique symboliste, si étroitement liée à l'Art Nouveau qui a vu fleurir ses plus grands chefs-d'oeuvre sur notre sol.

Bibliographie sommaire :

René Dalemans, *Emile Fabry, peintre symboliste*, CACEF-Paul Legrain, Bxl., 1986.
Robert L. Delevoy, *Journal du Symbolisme*, Skira, Genève, 1977.
M.C. Depouhon, *Emile Fabry, l'oeuvre peint, mémoire de licence*, Ulg., 1989.
F. Cl. Legrand, *Le Symbolisme en Belgique*, Laconti, Bxl., 1972.
Pierre L. Mathieu, *La génération symboliste*, Skira, 1990.



"Visages de profil" (1914-1917) (photo : collection R. D.).

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

15 septembre : La Journée du Patrimoine

Le 15 septembre prochain verra se dérouler, dans les trois régions du pays, la désormais traditionnelle Journée du Patrimoine.

Dans la région de Bruxelles Capitale,

plus de cent monuments seront accessibles gratuitement au public, nombreux seront ceux dont l'ouverture présentera un caractère exceptionnel. Parmi ceux-ci, on peut citer : les Temples maçonniques, la Résidence du Gouverneur au Palais Provincial, l'hôtel Van Eetvelde, le bâtiment Beyaert (CGER), l'écluse du Midi... Par ailleurs, pour donner un meilleur aperçu du patrimoine bruxellois, trois thèmes de découvertes ont été choisis :

- *Bruxelles Entre-deux-guerres* : qui nous fera découvrir quelques grandes innovations architecturales parmi lesquelles le Résidence Palace de Michel Polak, le bâtiment de la Prévoyance Sociale des frères Brunfaut, l'im-

meuble construit pour lui-même par l'architecte Blomme (l'actuel Rectorat de l'ULB), le bâtiment de la RTBF/BRTN de Joseph Diongre ainsi que des églises comme Saint-Augustin à Forest ou Saint-Jean-Baptiste à Molenbeek;

- *Cités-jardins* avec le Logis-Floréal, la Cité Moderne, la Cité Diongre, la Roue, le Kapelleveld... ;
- *Les Salles de spectacle* parmi lesquelles le Pathé Palace ou les théâtres du Parc, du Vaudeville ainsi que le Koninklijke Vlaamse Schouwburg.

Outre ces trois thèmes, le public aura le loisir de visiter des bâtiments nationaux comme le Palais Royal, le Parlement, le Palais de Justice, le Palais d'Egmont, le Palais des Académies...

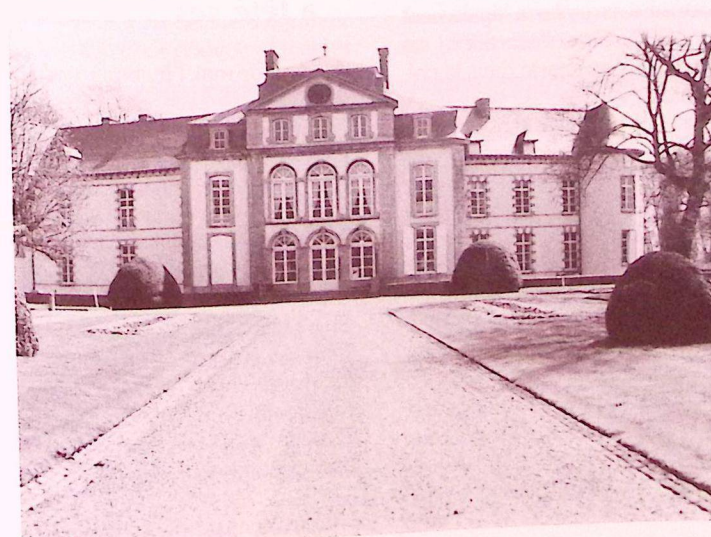
Tout renseignement complémentaire ainsi que le programme détaillé peuvent être obtenus au Secrétariat de la Journée du Patrimoine - Fondation Roi Baudouin

- rue de Bréderode 21, 1000 Bruxelles, tél. 02/511 18 40. A noter qu'une permanence téléphonique sera assurée les 14 et 15 septembre et que des renseignements pourront également être obtenus ces deux jours au Musée Bellevue, Place des Palais 7, 1000 Bruxelles à partir de 8h30.

Autre information qui intéressera les parents de jeunes enfants, un service de garderie sera organisé de 10 à 18h (renseignements : 02/643 02 11). Notons que certains monuments seront déjà accessibles le samedi 14 septembre.

En région wallonne, la Journée du Patrimoine sera l'occasion de visiter de grands monuments ou des chantiers de restauration rarement accessibles de même que également des chantiers de fouilles archéologiques, des réserves naturelles, des ouvrages d'art ou des ateliers d'artisans. Les musées se sont également associés à l'événement en organisant une opération «Au musée, parlons architecture». Enfin de nombreux circuits pédestres ou en voiture figureront également au programme de cette journée.

Pour le Brabant Wallon pas moins de 38 activités vous seront proposées parmi lesquelles nous pouvons épingler : la chapelle Sainte-Croix à Braine-le-Château; le parc du château d'Archenne à Grez-Doiceau; le château et le parc de Beausart à Biez; les parcs des châteaux de Laurensart à



Le château de Bois-Seigneur-Isaac
(photo : L. Arany).

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

Gastuche; les fermes anciennes de Lauzelle, des Templiers, de l'Hosté et de Bilande à Wavre; l'ancien hospice à Rebecq; le château et le parc à Ophain-Bois-Seigneur-Isaac; l'abbaye cistercienne et la ferme à Villers-la-Ville; le tumulus de Glimes à Incourt; la Tour de Moriensart à Céroux-Mousty.

Parmi les circuits proposés, épinglons : un circuit de la pierre de Gobertange à Jodoigne; un circuit des carrières de porphyre à Quenast ou un circuit des fermes hesbignones à Perwez.

Pour tout renseignement et pour obtenir le programme détaillé de la journée, il faut s'adresser soit au Secrétariat de la Journée du Patrimoine - Fondation Roi Baudouin - rue de Bréderode 21, 1000 Bruxelles, tél. 02/511 18 40 soit à la permanence ouverte rue Montoyer 3, 1040 Bruxelles, tél. 02/504 42 14-15. Notons que certains monuments et certaines activités seront déjà accessibles dès le samedi 14 septembre et que certaines visites seront payantes.

Projets prestigieux à Nivelles pour 1992 A ne manquer sous aucun prétexte !

Exposition d'oeuvres d'art représentant sainte Gertrude

Chacun sait que le culte de sainte Gertrude est parti de Nivelles pour se diffuser à l'extérieur. On compte actuellement quelque 400 endroits

à culte de sainte Gertrude en Europe. Celle-ci a donc créé un lien religieux entre les pays européens. L'Office de Tourisme de Nivelles a donc pris contact avec ces différents pays afin d'obtenir des nomenclatures en vue de l'organisation d'une riche exposition d'objets de culte, de dévotion, civils ou historiques ayant rapport avec la sainte.

Cette exposition se tiendra en partie, dans le bâtiment au-dessus des Récollets (un parcours fleuri conduira les visiteurs des Récollets au musée) et en partie dans le cloître. La salle «impériale» dans la collégiale accueillera également une partie de l'exposition et plus particulièrement les objets précieux (reliquaires, tableaux....) Cette exposition aura lieu entre juin et septembre 1992.

Spectacle grandiose dans la Collégiale

On met les petits plats dans les grands à Nivelles. L'Office de Tourisme organisera également en 1992, en collaboration, un prestigieux spectacle dans la collégiale.

Spectacle médiéval (1500) d'une durée de deux heures et comprenant 200 acteurs, choristes et figurants, il a actuellement pour titre «Elckerlyc» ou «Le Jugement d'Every Man».

Ce spectacle aura lieu les dix derniers jours de septembre 1992. Il sera monté de manière à ce que les offices soient maintenus. Il pourrait y avoir une prolongation jusqu'au 3 octobre, date du Tour de Sainte-Gertrude.

Des plaquettes en français, alle-

mand et anglais permettront aux spectateurs de suivre cet événement.

Mais encore à Nivelles :

L'édition 1991 du Marché de Noël à Nivelles aura lieu les 14 et 15 décembre et se tiendra comme les années précédentes dans le cloître de la collégiale (celui-ci sera fermé avec des bâches pour éviter les courants d'air et on prévoit le chauffage). De plus, un grand chapiteau sera dressé sur la place Albert 1er afin d'accueillir d'autres exposants. A l'occasion du marché, des crèches seront exposées dans la collégiale tandis que des chorales se produiront dans le Waux-Hall. Une garderie d'enfants est également prévue dans le Waux-Hall.

**
*

Le Musée des Sciences naturelles a fêté ses 100 ans

Au mois de mai, l'Institut royal des Sciences naturelles de Belgique a fêté dignement son centenaire au Parc Léopold à Bruxelles en inaugurant quelques nouveautés qui font partie de la cure de jouvence qu'elle subit depuis quelque temps.

Si c'est le 31 mars 1846 que Léopold 1er créa «officiellement» le Musée royal d'Histoire naturelle, ce n'est qu'en 1891 que le Muséum s'installa dans un ancien couvent au Parc Léopold.

Commencé avec le rassemble-

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

ment des restes des collections de Charles de Lorraine et de l'Académie thérésienne des Sciences et des Belles-Lettres dans le palais de Nassau, le Musée acquit rapidement tellement de pièces - dont les iguanodons de Bernissart - qu'il fallut chercher de nouveaux locaux pour pouvoir les présenter. Le nouveau musée fut inauguré le 22 juillet 1891 et connut une longue période de prospérité. Il est le seul rescapé d'un projet grandiose d'ériger à cet endroit une cité des sciences.

Depuis cette époque, le Muséum a considérablement évolué. D'un conservatoire de collections de sciences naturelles, il s'est transformé en un institut de recherche scientifique (il compte actuellement 43 chercheurs) qui étudie la diversité et l'évolution du monde vivant et fossile. Ce changement a été officialisé en 1948 lorsque la dénomination du musée a été transformée en «Institut royal des Sciences naturelles de Belgique».

Dès 1891, il fut décidé d'agrandir le couvent pour pouvoir placer les

iguanodons décidément bien encombrants. C'est l'architecte Emile Janlet qui ajouta l'aile sud en tenant compte des progrès scientifiques et muséologiques du moment. Une galerie était consacrée aux vertébrés, l'autre aux invertébrés. L'ancien couvent présentait ses collections selon de nouvelles méthodes muséologiques révolutionnaires pour l'époque. Suivant une partie du projet de l'architecte Lucien De Vestel, l'immeuble tour, commencé en 1930 fut achevé seulement 50 ans plus tard.

Après la Seconde Guerre mondiale, la situation du musée se dégrada jusqu'en 1982 où le pire fut atteint avec la fermeture de toutes les salles du musée, à l'exception de celles des iguanodons. Depuis cette période noire, le musée a été rénové, le personnel remotivé est de nouveau dévoué à sa tâche. Petit à petit, le Muséum a retrouvé toute sa splendeur et est en passe de retrouver sa réputation internationale d'antan. De 38 000 visiteurs en 1982, la fréquentation est passée à 345 000 en 1989 grâce, entre autres, à de

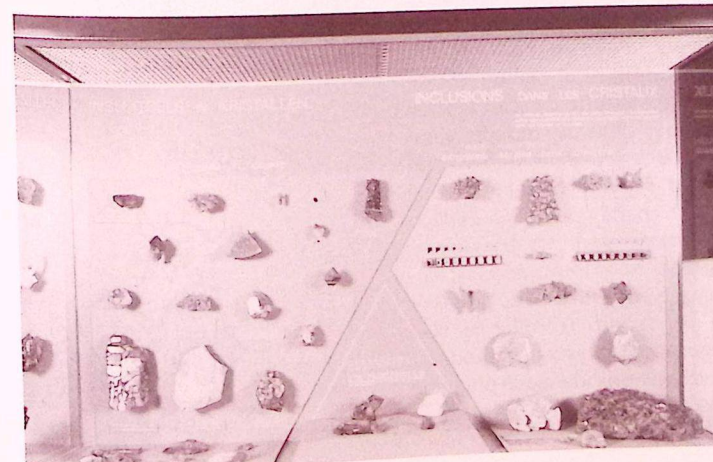
grandes expositions de prestige.

Très diversifiées, les nouveautés inaugurées ce printemps sont passionnantes à voir, même pour les néophytes car elles ont été aménagées d'une manière attrayante et dynamique. Celles-ci comprennent :

- une termitière «cathédrale» avec un montage audio-visuel qui explique la vie secrète des termitières;
- une grotte préhistorique contenant une synthèse de l'art pariétal afin de présenter une grande partie du bestiaire paléolithique dans une ambiance de sanctuaire;
- une salle de mammifères marins où chaque squelette de cétacés sera accompagné de la maquette de l'animal vivant;
- dans la salle des baleines, vous pouvez vous embarquer dans un bathyscaphe pour aller voir à 1000 mètres de profondeur, le combat entre un cachalot et un calmar géant;
- dans une galerie de l'ancien couvent, la faune de Belgique a été disposée de façon à permettre l'observation de scènes de vie sauvage se déroulant dans différents milieux terrestres ou aquatiques en octobre;
- les mammifères naturalisés par le Muséum depuis plus de 50 ans sont présentés dans une autre galerie.

En outre, une exposition sur les champignons frais est prévue du **5 au 8 octobre 1991**. A cette occasion, le Muséum sera ouvert exceptionnellement le lundi 7 octobre.

Renseignements pratiques :
Entrée : rue Vautier 29 ou chaussée de Wavre 260.



AVIS ECHOS AVIS ECHOS

Il est ouvert tous les jours, sauf le lundi (et 1/1 et 25/12), de 9h30 à 16h45.

Prix d'entrée : adultes : 70 F; seniors : 50 F; enfants, étudiants et familles nombreuses : 40 F. Réduction pour groupes. Visites guidées sur demande.

Accès : en train : quartier Léopold-Bruxelles; en métro : ligne 1 (Maalbeek); en bus : lignes 20, 34, 80, 37, 38, 95 et 96.

Le Prix Maurice Carême 1991

Le Prix Maurice Carême a été attribué cette année à Carl Logist pour son manuscrit de poèmes «Assises». Né à Spa en 1962, Carl Logist vit aujourd'hui à Liège. En 1988, il a publié «Le séismographe» aux Editions Les Eperonniers.

Laszlo Ferenczi obtient le Prix d'Etudes Littéraires Maurice Carême pour son essai «Relire Maurice Carême». Né en 1937 à Budapest, L. Ferenczi inaugure en 1990 le cours de littérature française de Belgique à l'Université Eötvös Lorand. Il fut un ami intime de Maurice Carême.

Carte Jeunes Voyage

Tout possesseur de la Carte Jeunes (moins de 26 ans), bénéficiera désormais d'un service complet par téléphone, qui lui permettra de connaître les meilleures formules pour voyager, seul ou en groupe, vers la destination de son choix. Les autres avantages offerts par la carte restent d'appli-



cation dont l'assistance individuelle valable dans le monde entier. Tél.: 02/514.11.22.

Nouveau à Bruxelles : Cadett hôtel Mövenpick

Les hommes d'affaires en visite à Bruxelles peuvent disposer tout récemment d'un nouvel hôtel dit «de catégorie supérieure à prix moyen» avec un bon rapport qualité-prix. La chaîne suisse Mövenpick forte de 200 établissements dans le monde vient d'ouvrir à proximité de l'avenue Louise, rue Paul Spaak, un hôtel de 128 chambres de style art déco post-moderne. Il possède un restaurant, le «Mövenpiccolo», renommé pour sa carte de glaces et un bar à vin. A noter la non majoration des prix en période de foires et le prix identique pour une single ou une double.

Rens. : M. Kurt Renold, tél. : 02/645.61.11.

Le Fromage de chèvre à l'honneur

Le récent Concours National annuel inter-écoles hôtelières destiné à promouvoir l'utilisation en cuisine du chevreau et du fromage caprin a permis de constater une fois de plus que le fromage de chèvre est en faveur constante auprès du public et des professionnels.

Les organisateurs de ce concours tenu à l'INFOBO ont décidé, après quatre années d'efforts, d'officialiser un organisme tel qu'une Jurade des Gouste Chèvres, destinée à promouvoir en Belgique et à l'étranger la qualité de notre production caprine et le talent de nos cuisiniers. Celle-ci vient d'éditer un recueil de 50 recettes, disponible par virement de 300 F sur le compte 751-1132109-62 de Fromage et Tradition, Monsieur Georges Raeymaekers, 9 avenue Messidor à 1410 Waterloo, tél. : 02/354.64.05.



Seul Sabena vous offre une telle brassée de détails, pour la beauté du service.



La différence naît des détails. La beauté, de l'harmonie. C'est là l'esprit de notre nouveau service. Luxe feutré des nouvelles cabines First Class. Raffinement «haute cuisine» de nos plus grands chefs belges. Attentions personnalisées en Business Class, comme cette coupe de champagne offerte sur la plupart des vols. Plus cette délicate prévenance dont vous entoure chaque membre du personnel. Ainsi, dès l'embarquement et jusqu'à l'arrivée, vous découvrirez une multitude de gestes qui font toute la beauté de notre nouveau service.

D'AUTRES RÊVENT D'EN FAIRE AUTANT.

**SABENA
WORLD AIRLINES**